UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00285725 8

PN
1978
F7V57
1910

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/leguignollyonnai00visauoft

TANCRÈDE DE VISAN

A

Le Guignol Lyonnais

PRÉFACE
PAR
Jules CLARETIE
de l'Académie française.

TROISIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE
RÉGIONALISTE
BLOUD & Cie A PARIS

5

260

LE GUIGNOL LYONNAIS

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

FRÉDÉRIC CHARPIN, DIRECTEUR

BLOUD ET Cie, ÉDITEURS, 7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS, VIe

Volumes in-16 illustrés. **Prix : 1 fr. 50 ;** reliés : **2 fr. 50**

L'attention du public — trop longtemps concentrée sur les modes, les gloires éphémères et les scandales de Paris — se porte, de plus en plus, vers ce qui concerne la vie des provinces : *On veut connaître les mœurs, les traditions, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les ressources de toutes les parties de la terre française.* En même temps, d'excellents esprits, venus de tous les points de l'horizon politique, soutiennent *la nécessité d'une réforme* ***régionaliste*** : ils cherchent à encourager les initiatives communales et régionales; ils prétendent que l'organisation centraliste, en supprimant les libertés locales, a gêné l'activité française ; ils demandent qu'on laisse davantage les affaires de la commune à la commune, les affaires de la région à la région, et qu'on réserve à l'Etat les seules affaires d'intérêt national. Au delà de nos frontières se produisent des mouvements analogues : nous voyons les régimes centralistes partout menacés, et, dans toute l'Europe, nous assistons à un réveil des nationalités et des races.

Pour donner satisfaction à cette curiosité nouvelle, pour aider ces revendications, nous commençons la publication d'une ***BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE***. Dans d'élégants petits volumes *à* **1** *fr.* **50**, *contenant de 80 à 140 pages,* nous étudierons les régions françaises sous tous leurs aspects.

Les littérateurs français ne sont pas tous à Paris : il en est qui, modestement, dans de petites villes, quelquefois même dans des villages, ont écrit des chefs-d'œuvre : par exemple, pour la langue d'oc, Jasmin, Fourès, Roumanille, Aubanel, Mistral. D'autres écrivains ont étudié la vie provinciale et dit le charme de leur terroir avec autant d'exactitude que d'amour : Erckmann-Chatrian, George Sand, Brizeux, Pouvillon, Ferdinand Fabre, Alphonse Daudet, Paul Arène, André Theuriet, pour ne parler que des disparus. En dehors même des grands ouvrages, on peut cueillir dans toute la France des gerbes de poèmes, chants et contes populaires. Nous voudrions avec ces fleurs constituer une *Anthologie des provinces françaises.*

On signale souvent, avec une légitime indignation, qu'une œuvre d'art est enlevée à un musée, à une église, à un monument de province pour être transportée, soit à l'étranger, soit dans des collections parisiennes. On gémit aussi sur le bouleversement et la profanation de nos plus beaux paysages. Il importe d'organiser une resistance énergique contre ces méfaits. En répandant le plus largement possible la connaissance de toutes nos richesses, de ces merveilleux ensembles artistiques que réalisent certaines villes, certains châteaux, certaines cathédrales, nous ferons une heureuse campagne de *défense artistique,* nous aiderons à retrouver et à reprendre les grandes *traditions de l'art français.* Dans des tableaux consacrés aux diverses régions, nous présenterons aux lecteurs *l'aspect de chaque contrée, de chaque pays de France;* nous leur

donnerons, *sous une forme à la fois agréable et savante*, des *Guides* et des *Manuels de géographie régionale*.

Il ne suffit pas, d'ailleurs, d'observer sommairement les provinces comme un touriste qui les traverserait en train rapide. Il faut s'attacher aux détails les plus minutieux de la *vie économique* et aussi de l'*histoire*, des *mœurs* et des *traditions locales*. Nous atteindrons alors les sources mêmes de la vie française, nous sentirons plus exactement la magnifique diversité de la France et jusqu'aux moindres nuances de notre caractère national. Les érudits, les sociologues, les hommes politiques pourront faire leur profit de cette *étude des réalités françaises*, les artistes y trouveront des joies délicates et profondes, telles qu'on en éprouve, par exemple, à la lecture de Mistral ou de Barrès.

Tout en nous attachant spécialement aux régions françaises, nous ne négligerons pas *les exemples de l'étranger*. Nous examinerons les mouvements autonomistes ou régionalistes dans les pays qui ont souffert, comme la France, d'une excessive centralisation ; nous suivrons toutes les *manifestations intéressantes de l'esprit particulariste*.

Notre tâche n'est pas seulement esthétique et scientifique : elle est, avant tout, patriotique. Nous voulons faire mieux connaître tout notre pays pour le faire mieux aimer ; nous voulons chercher les moyens de développer librement toute sa vie matérielle et morale. Voilà pourquoi nous avons donné à cette **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE**, le caractère modeste, mais nécessaire, d'une *œuvre de vulgarisation et de propagande*. Le format commode et le prix modique de ces volumes leur permettent de pénétrer dans toutes les *bibliothèques populaires*, de figurer parmi les *livres de lectures* et les *livres de prix* des écoles primaires et secondaires. Des illustrations augmenteront souvent l'attrait de ces ouvrages. Des séries spéciales de *Récits historiques et légendaires*, de *Lectures géographiques*, d'*Études scolaires sur les différentes régions* seront formées particulièrement pour nos jeunes écoliers.

Nous sommes heureux de nous associer ainsi à la vigoureuse *propagande régionaliste* entreprise dans toute la France. Des études d'ensemble ouvriront nos diverses séries : on verra par elles que nous entendons nous intéresser à toutes les questions artistiques, économiques, sociales qui touchent à la vie des régions françaises. Nous espérons ainsi pouvoir contribuer utilement à la *renaissance provinciale*. — FRÉDÉRIC CHARPIN.

Volumes récemment parus dans la **Bibliothèque Régionaliste :**

Les Défenseurs, *Histoires Lorraines*, par JEAN TANET, préface de MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. 1 volume illustré de nombreuses gravures. Prix : **1** fr. **50.**

(Ouvrage couronné par l'Académie française).

Ames Berrichonnes, par HUGUES LAPAIRE. 1 vol. ill. Prix : **1** fr. **50.**

Sous le Ciel gris, Nouvelles bretonnes, par SIMON DAVAUGOUR, préface par FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française. 1 vol. illustré. Prix : **1** fr. **50.**

(Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.)

Vienne, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. 1 vol. illustré de 41 gravures. Prix : **1** fr. **50.** (Exemplaires sur papier de Hollande à 6 fr. ; sur papier du Japon à 12 fr.)

Volumes précédemment parus dans la **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE** :

Les Littératures Provinciales, par CHARLES-BRUN, délégué général de la *Fédération Régionaliste*, agrégé de l'Université. Avec une esquisse de géographie littéraire de la France, par DE BEAUREPAIRE-FROMENT, directeur de la *Revue du traditionnisme français et étranger*. 1 vol. Prix : **1** fr. **50.** (Quelques exemplaires numérotés sur Hollande à 6 fr.)

Aix-en-Provence, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. 1 vol. illustré de 18 gravures hors-texte. Prix **1** fr. **50.** (Il a été tiré 269 ex. de luxe numérotés dont 4 sur Chine, à 25 fr. ; 15 sur Japon à 12 fr. ; et 250 exemplaires sur papier de Hollande à 6 fr.)

Le Livre d'Or de la Bourgogne, par Paul GAFFAREL, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, professeur d'histoire à l'Université d'Aix-Marseille. 1 vol. Prix : **1** fr. **50.** Il a été tiré 25 ex. numérotés sur papier de Hollande à 6 fr.

Nîmes, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. 1 vol. illustré de 26 gravures hors-texte. Prix : **1** fr. **50.** (Il a été tiré 321 exempl. de luxe numérotés dont 1 exempl. sur papier de Chine à 25 fr.; 70 exempl. (de 2 à 71), sur Japon à 12 fr. ; 250 exempl. (de 72 à 321) sur Hollande à 6 fr.)

La Question Catalane, par Georges NORMANDY, 1 vol illustré. Prix : **1** fr. **50.** (Il a été tiré 25 exempl. numérotés sur papier de luxe à 6 fr.)

Fréjus, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. 1 vol. illustré de 2 plans et 21 gravures hors-texte. Prix : **1** fr. **50.** (Il a été tiré 211 exempl. de luxe numérotés dont 1 exempl. sur Chine à 25 fr. ; 60 exempl. (de 2 à 61) sur Japon à 14 fr. ; 150 exempl. (de 62 à 211) sur Hollande à 7 fr.)

Les Ames Errantes, *Légendes bretonnes*, par Madame R. LE FUR. Avec une lettre-préface d'André THEURIET, de l'Académie française, et une introduction du Marquis de L'ESTOURBEILLON, député du Morbihan, président de l'*Union Régionaliste bretonne*. 1 vol. illustré. Prix : **1** fr. **50.**

Le Pays Berrichon, par Hugues LAPAIRE. 1 vol. illustré de nombreuses gravures par Jean BAFFIER, Arnauld BEAUVAIS, Fernand MAILLAUD. Prix : **1** fr. **50.**

VOLUME HORS SÉRIE

LE COSTUME EN PROVENCE

par J. CHARLES-ROUX

Ancien député, Président de la Compagnie Générale Transatlantique

Un volume de 250 pages, PRIX : 5 FR.

Les **129 illustrations**, dont **59 hors texte**, ont été exécutées d'après les œuvres de Morice Viel, Puvis de Chavannes, Férigoule, Théodore Rivière, Antoine Raspal, Isnard, Hébert, J.-J. Delorme, J.-B. Laurens, Fouque, Jules Salles, Cornilon, Felon, Dumas, Chavet, Joseph Richard, Grivolas, Valère Bernard, Lélée, Gaston Guédy, Octave Guillonnet, Millefaut, Antony Regnier, Louis Deschamps, Truphème, Chaplain, Georges Dupré, Patriarche, Cayol, etc. *La couverture est ornée d'un médaillon de Provençale, œuvre du graveur Patriarche.*

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

Le Guignol Lyonnais

PAR

Tancrède de VISAN

Préface par JULES CLARETIE
de *l'Académie Française.*

PARIS
BLOUD ET Cie, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1 ET 3, RUE FÉROU, 6, RUE DU CANIVET

1910

Traduction et reproduction interdites

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Paysages Introspectifs. Poèmes, précédés d'un *Essai sur le Symbolisme*. Un vol. in-8°. JOUVE, Paris, 1904 (*épuisé*).

Lettres à l'Élue. Confession d'un intellectuel. Préface de M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française. Lithographie de Maurice Denis. 2e édit. Un vol. in-16. MESSEIN, Paris, 1908.

Paul Bourget, sociologue. Brochure. Paris, 1908.

Colette et Bérénice. Bibliothèque de *L'Occident*. Paris, 1909 (*épuisé*).

Œuvres poétiques choisies de Louise Labé, précédées d'une notice. Un vol. petit in-18 raisin. SANSOT, Paris, 1910.

A paraître :

L'Attitude du lyrisme contemporain. Un volume.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

10 exemplaires sur papier du Japon (numérotés de 1 à 10) . . . . . **Prix : 12** fr.

50 exemplaires sur papier de Hollande (numérotés de 11 à 60). . . **Prix : 6** fr.

LIBRARY
JUL 27 1964
916974

PRÉFACE

Un soir, dans une réunion de journalistes, après un cordial dîner, mon ami Armand Schiller, président de l'Association des secrétaires de rédaction, me présente un jeune et fort aimable confrère :

— M. Tancrède de Visan, secrétaire de rédaction de la *Revue de Philosophie* qui voudrait vous remettre les épreuves d'un volume prochain et souhaiterait de vous une appréciation, une préface.

Une préface à l'œuvre du secrétaire d'une revue philosophique ! J'ai fait beaucoup de préfaces dans ma vie, comment refuser à des écrivains qui croient encore à l'efficacité des préfaces ? Mais une préface à quelque volume de philosophie ! C'est à M. Boutroux ou à M. Max Nordau ou à M. Jean Finot selon l'esprit du livre qu'il la faudrait demander ! Et que peut avoir à dire l'administrateur de la Comédie-Française sur un ouvrage du collaborateur de la *Revue de Philosophie ?*

Et précisément, c'est l'administrateur qui peut et doit s'intéresser au livre de M. Tancrède de Visan ! Il s'agit ici, en effet, d'une étude sur un philosophe en action et sur la philosophie pratique. Il s'agit d'un per-

sonnage représentatif, d'un être qui incarne en lui, si le bois peut incarner quelque chose, les chimères, les aspirations, les gaîtés, la philosophie même, pour dire le mot, de toute une race. Il s'agit d'un acteur illustre de l'éternelle comédie humaine. Il s'agit de Guignol, le grand Guignol, le triomphant Guignol qui depuis tant d'années a amusé des générations successives et les amuse encore, qu'il se soit parisianisé sous les arbres des Champs Elysées ou qu'il reste le bon gône lyonnais, fidèle à ses canuts, sous le petit passage de l'Argue où je le cherchais encore il y a si peu de temps.

Car je l'aime ce bon drôle, naïf à la fois et narquois, que le fin et souriant Charles Monselet, dont M. de Visan ne cite pas le nom parmi les *guignoléristes*, ces *moliéristes* au petit pied, ne manquait jamais d'aller écouter, saluer, applaudir quand il revenait en la cité de Lyon. Je l'aime comme j'ai aimé Polichinelle amuseur éternel de l'enfance et des hommes aussi qui ont la bonne fortune de rester enfants. M. Tancrède de Visan nous apprend que le poète de la *Mort du Chêne* et de *Psyché*, Victor de Laprade avait en son salon un théâtre où Guignol, Madelon et Gnafron jouaient leurs rôles comme, à Nohant, les marionnettes de Maurice Sand. Il y a, à Viroflay, dans des tiroirs, dormant là, l'hiver, comme les marmottes, de petites marionnettes de bois qui réapparaissent dans le jardin, lorsque vient l'été, — et

qui divertissent le petit public ami des chansons et des coups de bâton. Ce sont les compagnons de Guignol et Guignol lui-même, tous venus en droite ligne du pays de Pierre Dupont, le bon chansonnier.

M. Tancrède de Visan a voulu après avoir célébré le *Centenaire* de Guignol, étudier dans un livre durable les origines, le caractère, la philosophie de Guignol. Il a, avec beaucoup d'érudition et beaucoup de charme, élevé à son héros un monument qui en vaut un autre, qui vaut mieux et plus que d'autre car le livre vaut le marbre. Guignol, ce grand homme de bois, survivra à bien des grands hommes de plâtre. Et M. de Visan avec beaucoup d'art nous dit ce qu'il faut penser decet être, comme les garrikets bretons, qui, en sa petite personne, réunit toutes les qualités et aussi les originalités de ce peuple de travailleurs qu'est le Canut lyonnais.

Voilà un excellent ouvrage à ajouter aux volumes d'un Paul Sébillot, aux réunions de contes et de traditions du folk-lore français. Ce joli livre m'aurait causé un plaisir sans mélange s'il ne m'avait appris que Guignol renonce parfois, renonce souvent à ses traditions, et abandonne son répertoire, son répertoire classique dirai-je. Eh ! quoi ! au lieu du fameux *Déménagement* ou du *Coq*, au lieu des pièces de Mourguet, Guignol, le Guignol de Lyon, joue des revues, et comme nos music-halls de Paris ! Les habitués ne veulent plus du

« répertoire ». Ils y reviendront. Et le volume de M. de Visan les engagera à y revenir.

Je ne sais pas de lecture qui, depuis longtemps, m'ait plus séduit, amusé, instruit que ce livre de science, d'art, de fantaisie — et encore un coup de philosophie — et je le placerai dans ma bibliothèque parmi ceux des ouvrages que l'on consulte et à qui l'on revient quand on veut se rajeunir un peu — entre quelque livre de Charles Magnin et quelque délicieux opuscule du bon Nodier.

Jules CLARETIE.

7 décembre 1909.

LE
GUIGNOL LYONNAIS

INTRODUCTION

L'intérêt que présente, du point de vue régionaliste, un petit livre sur le *Guignol lyonnais*, est incontestable.

Plus qu'à aucune autre époque, on sent aujourd'hui la nécessité de tâter le pouls de nos provinces, de se pencher sur la multitude de ces vies humbles et bien enracinées, d'où s'exhale un souffle pur, une âme fraîche et nullement asservie.

En ouvrant ses portes au poète Jean Richepin, l'Académie française, par la bouche autorisée de notre maître Maurice Barrès, n'a pas craint d'exalter les richesses morales de la petite ville. Celle-ci « répète éternellement trois, quatre idées de religion, d'autorité, de mariage, d'épargne et d'héritage. Elle chante obstinément la règle... Ici le cœur est plus lent d'un degré, mais c'est un cœur immortel. » Et l'auteur de *Colette Baudorhe* ajoute : « Je vénère quelque chose de sacré dans cette monotonie, cette insignifiance, cette petitesse. Tout cela prépare d'une manière très humble et très insensible les plus magnifiques récoltes. »

Or le folklore de nos provinces est une source inépuisable de documents sur la mentalité ou la psychologie du peuple français. Un livre sur *Guignol* ne saurait manquer de s'offrir comme une précieuse contribution à l'étude des mœurs et coutumes lyonnaises dans ce que celles-ci ont de plus original, de plus autonome.

En même temps qu'il s'efforce de satisfaire par l'exemple les vœux d'une multitude de lettrés que l'idée de décentralisation littéraire émotionne, l'historien de nos marionnettes locales poursuit une autre fin.

En effet, s'il existe de nombreuses études sur la question, aucun travail d'ensemble n'est encore venu synthétiser les articles épars dans quantité de revues. Il n'y a pas de livre complet sur Guignol.

On pourrait diviser en deux catégories les écrivains que l'histoire de nos *castelets* (1) a tentés : les étrangers et les Lyonnais.

Les étrangers, et par là j'entends ceux qui ne virent pas le jour dans notre ville, ont écrit de gros ouvrages sur la « Thalie des champs de foire ». Malheureusement l'étendue de leur travail les engageait à presser le pas sitôt qu'ils touchaient à quelque point d'intérêt purement local. Je citerai, pour mémoire, trois de ces auteurs.

Le premier en date, M. Charles Magnin, membre de l'Institut, nous offre une *Histoire des Marionnettes en Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (2). Titre pompeux, ouvrage pédant qui traite des faits et gestes

(1) Le *castelet* est la baraque dans laquelle on joue Guignol.

(2) Charles MAGNIN : *Histoire des marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Michel Lévy, Paris, 1862.

des comédiens de bois à travers l'humanité. Si l'auteur s'appesantit avec complaisance sur la genèse des poupées dans les diverses régions du globe, sa vaste érudition s'évanouit au seuil de nos provinces (1).

M. Ernest Maindron dans ses *Marionnettes et Guignols* (2) reprend en l'émondant, mais aussi en le complétant, l'ouvrage de M. Magnin. *Marionnettes et Guignols*, joliment illustrés, sont pleins de fines analyses et de renseignements utiles. Le chapitre XIII est consacré à l'histoire et au type du Guignol lyonnais ; chapitre consciencieux mais sommaire.

Même remarque à propos de celui que M. Lemercier de Neuville consacre à notre théâtre populaire dans son *Histoire anecdotique des Marionnettes modernes* (3). L'aimable auteur des *Pupazzi*, ainsi que M. Maindron, s'est renseigné aux bonnes sources ; tous deux citent

(1) Peut-être M. MAGNIN aurait-il allégué comme excuse que les pièces du répertoire lyonnais n'ont été réunies que plus tard. Les deux volumes du théâtre de Guignol que nous devons à M. ONOFRIO n'ont en effet paru qu'en 1865 et 1870. Pourtant bien avant ces recueils, le répertoire de Guignol était déjà classique. M. ONOFRIO ne fut qu'une manière d'HOMÈRE qui assembla les chants épars de nos aèdes.

(2) Ernest MAINDRON : *Marionnettes et Guignols*, Juven, Paris 1900. Pourquoi *Guignols* au pluriel ? Il n'existe qu'un seul Guignol, celui du père Mourguet ; tous les autres sont des emprunts ou des contrefaçons. M. le docteur Gros, dont nous aurons maintes fois à citer l'excellente conférence qu'il fit à l'Hôtel de la Chanson, à Lyon, le 4 décembre 1908, dit de son côté : « Quel singulier pluriel ! Il y a donc plusieurs Guignols ? Y a-t-il plusieurs Joseph Prudhomme. Je dirais presque plusieurs Napoléon Ier ; plusieurs Victor Hugo ? Est-ce que Guignol n'est pas un type pur ? »

(3) LEMERCIER DE NEUVILLE : *Histoire anecdotique des Marionnettes modernes*. Préface de Jules Claretie. Calmann Lévy, Paris, 1892.

d'excellents extraits de notre théâtre classique du Gourguillon. Mais quoi ! ni l'un ni l'autre n'était lyonnais et n'a prétendu, au cours d'ouvrages encyclopédiques sur les marionnettes, nous offrir autre chose qu'une rapide esquisse de la physionomie morale de Guignol.

Reste la seconde catégorie d'écrivains, les lettrés d'origine lyonnaise. Aucun d'eux n'a cru devoir, non plus, consacrer un livre complet à la question, pour des raisons, il est vrai, toutes différentes.

Ces écrivains ont bravement pris le parti de n'écrire que pour leurs concitoyens. Or il suffit d'avoir fréquenté notre ville pour comprendre à quel point le Guignol du *Gymnase* et celui du *Passage de l'Argue* sont populaires. La vie de cette poupée étant l'expression même de toute une classe de la société lyonnaise, pas n'est besoin de narrer l'histoire de Guignol. Cette histoire, canuts petits et grands la savent par cœur. Elle fait partie intégrante de l'âme des « taffetatiers », des « passementiers », des « veloutiers ». Car qu'est-ce que le fabricant de soieries, sinon le Lyonnais à la seconde puissance?

Nos auteurs ont donc cru inopportun de rappeler par le menu les fastes de notre théâtre. Leur attention s'est portée sur des points de détail, en particulier sur les questions de linguistique et de parler canut. On connaît les remarquables travaux, entre mille autres, de Clair Tisseur, *alias Nizier du Puitspelu* (1), le plus

(1) Lorsqu'il s'agit d'étudier nos vieilles coutumes lyonnaises c'est toujours à Clair Tisseur qu'il faut s'en référer. Il sut concilier à merveille l'érudit et l'artiste, et cette double personnalité chez un même homme est assez rare pour qu'on la signale. Le pseudonyme qu'il choisit pour signer ses principaux ouvrages montre bien l'affection qu'il portait à sa ville. L'ancien quartier

spirituel et le meilleur Vaugelas du patois, pardon du dialecte lyonnais, et ceux de M. Vachet (1).

Dans le temps que ce livre était conçu, une grande effervescence agitait les amateurs de cette sorte de littérature. Ironie des choses, un journal de Paris — naturellement — s'avisa que ce pouvait bien être l'époque du centenaire de notre Guignol. En quoi il se trompait, ou tout au moins retardait, car si nous trouvons Mourguet officiellement installé en 1908, rue Noire, il est plus que probable que l'auteur de notre vieux répertoire jouait déjà Guignol depuis quelques années. Le costume seul de Guignol suffirait à nous faire reculer cette date. Il indique en effet la mode des canuts de la fin de XVIIIe siècle, encore que je n'ignore pas qu'à cette date la mode dans l'habillement, principalement dans celui des canuts, changeait moins vite que celles du XXe siècle.

Si vrai il y a qu'aussitôt après cette leçon venue de l'étranger et ce rappel aux convenances de la tradition,

du Puitspelu correspond à ce qui est aujourd'hui la rue Palais-Grillet. Un vieux puits, malpropre, lui avait donné son nom. Les canuts disent *Pipelu*. *Ivrogne de Pipelu* est une injure fréquente dans la bouche de Madelon. Au cours de ce travail nous ferons de nombreux emprunts à l'œuvre de Clair Tisseur. On aura des renseignements sur sa vie et sa pensée en consultant l'ouvrage de M. Edouard AYNARD : *Une famille littéraire à Lyon. Les quatre Tisseur*. Storck, Lyon, 1896, ainsi que la Préface de M. C. Prost en tête du livre de Clair Tisseur : *Coupons d'un atelier lyonnais*. Storck, Lyon, 1898. Le livre de NIZIER DU PUITSPELU où se trouve étudié le langage de Guignol s'intitule : *Le Littré de la Grand' Côte, à l'usage de ceux qui veulent parler et écrire correctement*.

(1) Ad. VACHET : *Glossaire des gones de Lyon, d'apres M. Toulmonde*. Paul Phily, Lyon, 1907.

la ville de Lyon se sentit bourrelée de remords. Et la presse lyonnaise, assez lente à marquer le pas d'ordinaire, de s'émouvoir, d'entrer en ébullition, d'exciter les mémoires ingrates, bref d'arriver — pour une fois — à un résultat qui fut que des fêtes magnifiquement officielles eurent lieu à Lyon en octobre 1908 en l'honneur de Guignol et de son créateur Mourguet I (1).

On pense bien que le retentissement de ce centenaire tardif fut enregistré jusqu'à Paris, grâce à la *Fédération Régionaliste Française* qui a su grouper toutes les provinces de France sous le même étendart. « Le gone chenu (2) » de l'ancienne rue Ecorche-Bœuf est apparu dans la coquette salle des *Annales*, présenté dans une charmante causerie par M. Justin Godart, qui joint au titre solennel d'académicien du Gourguillon, celui plus commun de député de Lyon (3).

(1) La grande soirée de gala en l'honneur des cent ans de Guignol eut lieu le samedi 24 octobre 1908 au théâtre du Gymnase. M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, y assista ainsi que M. Herriot, maire de Lyon, M. Lutaud, préfet du Rhône, le général Galliéni, M. Auzière, premier président de la cour d'appel, M. Cazeneuve, député, etc., etc...

(2) Ainsi désignons-nous Guignol. *Gone* est peut-être un des très rares mots lyonnais venus du grec : γόνος, enfant. Ne pas oublier, dit Nizier du Puitspelu dans ses *Vieilleries lyonnaises*, que Lyon avait une colonie grecque si considérable que l'on y prêchait en grec et qu'il y avait des écoles grecques. Une remarquable particularité du mot *gone*, c'est qu'il est confiné dans la ville même. A deux kilomètres au delà, on ne sait plus ce que c'est qu'un *gone*. Le mot ne se retrouve dans aucune langue romane, dans aucun patois d'oc ou d'oïl.

(3) Cette représentation, organisée à l'Université des *Annales* par les soins de la *Fédération Régionaliste française*, eut lieu le dimanche 21 mars 1909, sous la présidence de M. Louis Marin,

Quelques semaines durant, nos journaux n'eurent assez de leurs six pages pour chanter l'épopée de Guignol et les uns de narrer une anecdote oubliée, les autres, par la plume autorisée de fins lettrés (1), de sortir des documents neufs.

Il reste peu de chose à glaner dans ce champ si souvent piétiné, mais seulement à mettre de l'ordre parmi les gerbes et à les lier gentiment.

Puisse ce petit livre, lever un coin de voile sur l'aimable décor de cette ancienne vie lyonnaise, dont la marionnette de bois qui a nom Guignol contient l'âme (2).

député de Nancy, président de cette importante société. M. Maurice Barrès, de l'*Académie Française*, qui avait accepté la présidence de cette fête régionaliste, avait été empêché au dernier moment de venir présenter son confrère de l'Académie du Gourguillon. La conférence de M. Justin Godart a paru en brochure chez l'éditeur Rey. Lyon, 1910.

(1) Je fais allusion, en particulier, aux excellents articles parus dans l'*Express* de Lyon et signés Pierre Abrins. Celui-ci grâce à l'obligeance d'un avocat fort érudit, M. Antoine Lestra, eut connaissance d'un assez grand nombre de documents inédits sur les origines de Guignol, documents dont nous ferons notre profit au cours de cette étude.

(2) Je dois de nombreux remerciements aux personnes qui ont bien voulu faciliter ma tâche, en mettant à ma disposition leurs souvenirs ou leur érudition : particulièrement à M. Cantinelli, bibliothécaire de la ville de Lyon, à M. le Dr Gros, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à M. Camille Roy le charmant directeur de la *Chanson*, à M. Grataloup, professeur de sciences à la Faculté catholique de Lyon, à M. François Morel, l'infatigable collectionneur, et à M. R. du Marais.

CHAPITRE PREMIER

Origines et histoire du théâtre de Guignol.

CHAPITRE PREMIER

Origines et histoire du théâtre de Guignol.

Les mœurs, l'esprit, toute l'âme populaire et vivante de Lyon sont enfermés dans cette symbolique marionnette de bois qui a nom Guignol et dont la gloire a conquis la France, au point que tous les directeurs de théâtres pour enfants s'appellent aujourd'hui Guignol. L'historien, le moraliste et l'amateur de psychologie sociale qui voudront pénétrer nos institutions, nos mœurs, notre caractère ou, ce qu'on appelle avec prétention, notre idiosyncrasie, ne sauraient se dispenser de consulter le riche répertoire de cette Comédie-Française pour marionnettes, et le philologue connaîtra plus vite le vieux langage lyonnais dans une pièce de Mourguet qu'en feuilletant d'antiques glossaires (1).

(1) N'oublions pas que les premières pièces du répertoire de Guignol se jouaient d'après un canevas initial où venait broder l'originalité de chaque artiste. Il a fallu recueillir le Verbe divin et le transmettre aux âges futurs, comme on a recueilli les chants des aèdes. Un spirituel magistrat de Lyon, plus tard conseiller à la Cour de cassation, M. Onofrio, s'est fait notre Homère. Il a réuni en deux volumes, en leur conservant leur plus ancienne version, les principales pièces de Guignol, jouées à Lyon vers 1860. On comprend la valeur documentaire d'un semblable travail accompli par un spectateur zélé qui cachait un crayon dans

Guignol n'est qu'un type de marionnette consacré entre beauconp d'autres, car l'usage en soi des marionnettes est contemporain des premières manifestations de l'art chez l'homme. Charles Nodier, dans deux spirituels articles de la *Revue Paris* (1), a posé en fait que la poupee est l'origine et le type évident de la marionnette. Il conclut de cette proposition hardie que les marionnettes sont contemporaines de la première petite fille, car celle-ci, avec son précoce instinct de

sa manche et qui au sortir des représentations se faisait prêter les canevas. M. ONOFRIO a fait précéder son premier recueil, paru à Lyon, chez Scheuring, en 1865, d'une substantielle préface où nous avons largement puisé.

M. J.-B. ONOFRIO est né à Lyon, le 10 février 1814. Il mourut le 28 mai 1892. Consulter sur ce distingué magistrat les deux brochures que lui a consacrées M. A. VACHEZ, avocat, secréraire général de l'Académie de Lyon : *J.-B. Onofrio, sa vie et ses œuvres*, imprimerie Mougin-Rusand, Lyon 1893, et *Discours prononcé aux funérailles de J.-B. Onofrio.*

(1) Novembre 1842 et mai 1843. On connaît le goût de Nodier pour ce genre de spectacle. Lorsqu'il était encore jeune homme et employé sous François de Neufchâteau, Nodier s'arrêtait souvent sur le boulevard ou dans les Champs-Elysées, pour assister aux spectacles en plein air. Le haut fonctionnaire se plaignit de ses fréquentes sorties, et comme Nodier expliquait la cause de ses retards : « C'est étrange, lui répondit François de Neufchâteau, je ne vous y ai jamais rencontré. »

Cet amour pour les marionnettes lui amena une curieuse aventure. Nodier avait fait venir chez lui un directeur de théâtre de Guignol, afin d'apprendre à jouer Polichinelle pour ses enfants. Or la voix de Polichinelle s'obtient au moyen d'une *pratique*, instrument formé de deux pièces de fer blanc entre lesquelles est une languette de ruban de fil. Nodier n'ayant pas de *pratique*, l'artiste lui prête la sienne. L'illustre académicien met bravement l'instrument dans sa bouche. A un moment donné il manque l'avaler. « N'ayez pas peur, cela ne vous ferait aucun mal, déclare le directeur de Guignol ; tenez, la pratique que vous avez là, je l'ai déjà avalée plus de dix fois. » Nodier devint pâle.

maternité, a nécessairement inventé la première poupée. L'ingénieux académicien va jusqu'à nous donner une analyse de ce premier drame qu'il nomme le *Drame de la poupée*, monologue, — que dis-je ? — délicieux dialogue à une seule voix où l'enfant prend si naturellement le ton et le maintien de la mère faisant la leçon à la petite paresseuse, à la petite gourmande, à la petite bavarde.

Quoi qu'il en soit, on trouve déjà en Égypte divers spécimens de statuettes mobiles destinées aux cérémonies du culte. La Grèce employa les prestiges de la sulpture à ressorts pour agir sur l'imagination populaire. Rome eut ses *lamiæ* (goules africaines), sorte de monstrueuses marionnettes dont s'effrayait et se divertissait la multitude. Toutes ces images mécaniques sont sous la tutelle sacerdotale et attestent, une fois de plus, les origines sacrées du drame antique le plus humble. « Quand on se remémore ces vieilles histoires de statues conviées à des repas et manifestant leur bon ou leur mauvais vouloir par des mouvements de tête, on comprend par quel amalgame de souvenirs antiques et de légendes locales s'est formé, dans l'Espagne du moyen âge, le conte populaire, si émouvant et si dramatique, du *Convidado de Piedra*, le célèbre *Convié de Pierre* (1). »

Les marionnettes sont parcouru l'Europe entière. Il n'est aucun pays où elles ne se soient implantées. Or il importe de remarquer que partout où s'établit cette Thalie des champs de foire, d'entre les personnages auxquels elle donne la vie, il ne tarde pas à s'en élever

1) Charles MAGNIN, *Histoire des marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, p. 14 et 15. Paris, 1862.

un qui domine tous les autres. Ce type représentatif d'une époque et d'un état de mœurs constitué persiste au cours des âges, devient une sorte de génie national où toute une race s'incarne.

Chaque peuple a varié ces types suivant ses goûts, et lui a donné un nom. Punch est né à Londres, Casperl à Vienne, Meneghino à Milan, Stenterello à Florence, Polichinelle à Naples. Ce dernier, importé à Paris par les Brioché, a longtemps régné en France, il est aujourd'hui détrôné par Guignol, et c'est à la ville de Lyon que revient l'honneur d'avoir immortalisé ce personnage et de l'avoir imposé à toute une nation. Tous ses frères en comédie représentent la mentalité d'un pays plus que d'une ville. C'est le contraire pour Guignol. Il est né à Lyon et c'est à Lyon seulement, devant un auditoire lyonnais, qu'il peut parler en toute franchise. Nous verrons plus loin à quel point le Guignol des Champs-Élysées est différent de celui du quai Saint-Antoine. A Paris, Guignol, ne saurait que faire et, en se « déracinant », il ne peut que perdre de son esprit savoureux. Son théâtre se compose, si j'ose m'exprimer ainsi, d'une série de fabliaux en action et s'affirme comme une des plus curieuses manifestations de notre folklore. Au risque de l'effaroucher, nous allons lui poser quelques questions et, bien qu'il soit de basse extraction, nous l'interrogerons, si vous le voulez, sur ses origines, sur son esprit et son caractère, enfin sur son langage si pittoresque.

*
* *

Les origines de Guignol, comme celles de beaucoup de légendes populaires, sont suffisamment obscures pour

qu'on ait proposé un certain nombre d'interprétations toutes plausibles, mais qui n'acheminent pas à une conclusion définitive. Quelques érudits ont pensé que Guignol, ainsi que la plupart de ses camarades de bois, avait une origine italienne. Polichinelle, Arlequin, Pierrot sont venus d'Italie, cela n'est pas douteux, ainsi que bon nombre de termes professionnels (1). On sait de plus les fréquents rapports de Lyon avec l'Italie. Un échange incessant de relations, un énorme chiffre d'affaires que facilitaient de belles voies de communication, ont perpétuellement attiré à Lyon les Piémontais, les Lombards, les Florentins, les Lucquois. Au seizième siècle, on reproche à nos concitoyens d'habiter une ville presque tout italienne (2). Étienne Turquetti et Barthélemy Naris, qui sont considérés comme les véritables introducteurs à Lyon de l'industrie de la soie, étaient Piémontais. La *Chasse Ennuy*, recueil d'anecdotes et de bons mots, publié par Louis Garon, dans la première moitié du dix-septième siècle, met en scène plusieurs Italiens habitant Lyon, et c'est à eux qu'il attribue les plus plaisantes facéties.

Or, ajoute M. Onofrio, chez qui nous copions tous ces

(1) Le castelet, *il castelletto*, pour désigner la baraque dans laquelle on joue. *A gusto*, pour indiquer les scènes laissées à l'improvisation, etc.

(2) « Combien ne s'en faut-il que la ville de Lyon ne soit colonie italienne ; car, outre ce que bonne partie des habitants sont italiens, les autres du pays se conforment peu à peu à leurs mœurs façon de faire, manière de vivre et langage. » Extrait d'un *Discours contre Nic. Machiavel*, par Innocent Gentillet, jurisconsulte, publié en latin en 1571.

Sur l'influence de la Renaissance italienne à Lyon, voir ma préface à l'édition des œuvres de Louise Labé, Sansot, 1910.

renseignements, il y a en Lombardie une petite ville nommé *Chignole*. Peut-être un ouvrier en soie, originaire de cette ville, a-t-il existé à Lyon, qui se serait rendu célèbre par son caractère et sa gaieté et qu'on aurait nommé du nom de son pays, comme cela est arrivé fréquemment (1). Ce qui rendrait cette conjecture plus probable, c'est que dans les anciennes pièces de son répertoire, les camarades de notre héros, tout en l'appelant *Guignol*, ce qui est conforme à la prononciation italienne de *Chignolo*, l'appellent souvent aussi *Chignol*, ce qui est conforme à l'apparence écrite du même mot pour un Français.

M. Onofrio a soin d'ajouter qu'il ne s'agit ici que d'une simple conjecture, contredite par les traditions actuelles des interprètes les plus autorisés de Guignol. Guignol est en effet un mot d'origine bien française et voici l'opinion la plus probable, telle que nous la rapporte M. Onofrio :

Laurent Mourguet, dont nous aurons à parler tout à l'heure, et qui fut le premier introducteur de Guignol à Lyon

« Avait, comme ses confrères d'alors, pris pour personnage principal, pour *protagonista*, comme on dit en Italie, l'éternel Polichinelle. Mais Mourguet, qui était un homme de beaucoup d'esprit et de gaîté, avait pour voisin, dans le quartier Saint-Paul, un canut de la vieille roche, aussi gai, aussi spirituel que lui, qui était devenu son confident et son

(1) Beaucoup d'artistes sont célèbres en Italie, sous le nom de leur ville natale, tandis que leur nom de famille est à peu près inconnu.

J. Gros, pinxit

LAURENT MOURGUET

Ce portrait est la propriété de M. Nichtaüser, actuel directeur du *Gymnase*. Le Dr Gros en fit cette copie qu'on peut voir à l'*Hôtel de la Chanson*. M. Camille Roy a bien voulu nous autoriser à la reproduire.

Egérie. Il ne lançait jamais une pochade sans en avoir fait l'essai sur ce censeur, et comme le compagnon était non seulement un fin connaisseur, mais encore un esprit fécond en matière de facéties, Mourguet rapportait toujours de ces communications un bon conseil et quelque trait nouveau qui n'était pas le moins original de la pièce. Quand le vieux canut avait bien ri, et qu'il donnait sa pleine approbation, il avait coutume de dire : « *C'est guignolant !* » ce qui, en son langage, dans lequel il était souvent créateur, signifiait : c'est très drôle, c'est très amusant ! C'est à ce mot suprême que Mourguet reconnaissait son succès, et, quand le jugement avait été ainsi formulé, il portait sans crainte son œuvre devant le public.

Or, Mourguet, dans les pièces qu'il représentait à Lyon, avait été amené par la force des choses à introduire souvent un ouvrier en soie. Pour faire parler ce personnage, il était impossible que les idées, les facéties, l'accent de son vieil ami ne lui vinssent pas sans cesse à l'esprit et à la bouche. Le « *c'est guignolant* » se reproduisait plus d'une fois et était fort goûté. Un type aussi lyonnais et aussi gai devait bientôt avoir toute la faveur à une époque où les traditions locales étaient encore si vivaces. *Guignol*, c'est le public lui-même qui lui donna ce nom, devint bientôt pour Lyon le personnage indispensable de cette littérature, celui qu'on veut revoir toujours et partout à travers les transformations du drame. Polichinelle, jadis son supérieur, fut tout à fait délaissé et devint une sorte de régisseur qui annonçait la pièce, mais qui n'en était plus le héros. Il n'a même pas conservé cet emploi subalterne et a tout à fait disparu d'une scène où il avait cessé de régner.

Cette opinion, répétons-le, sans être plus définitive, semble la plus probante de celles avancées jusqu'à ce jour. Ainsi donc l'expression de « guignolant » passa

dans le répertoire et se fondit en quelque sorte avec la marionnette représentant un vieux canut (1). Ajoutons que le premier théâtre de Mourguet s'appelle non pas *Théâtre du Guignol*, mais *Théâtre du Guignolant* (2).

Enfin M. Victor Bresse (3) s'exprime ainsi : « Il me souvient qu'ayant feuilleté aux Archives départementales les listes des Lyonnais enrôlés dans les compagnies du bataillon de Rhône-et-Loire, en 1792, j'ai retrouvé l'engagement d'un nommé Jean Guignol âgé de vingt-quatre ans, teinturier, demeurant rue des Quatre-Chapeaux. »

Pour ma part, je crois ce nom de Guignol fort ancien à Lyon. J'en ai pour preuve la mention suivante que m'a fourni l'*intermédiaire des chercheurs* : Barthélemy de Varey, l'aîné, citoyen et négociant de Lyon et membre de la Cinquantaine pendant la dernière insurrection communale en 1269, laisse pour testament une somme de 20 livres tournois à son neveu Humbert de Varey, dit *Guignol*.

Force nous est, après cet étalage d'érudition, de conclure qu'en ce qui concerne l'origine de ce mot, nous sommes encore aujourd'hui et serons probablement

(1) Ce mot s'écrit *canu* et *canut*. Il a pour féminin *canuse*. L'ensemble du métier, c'est la *canuserie*.

(2) Certains ont voulu tenter des rapprochements entre ce nom et celui du saint breton Guignolet, patron de la fécondité. Il n'est rien de commun entre ces deux étymologies. D'autres ont pensé que « Guignolant » venait de guignon, et que Guignol n'est autre qu'un pauvre canut qui n'a pas eu de chance. Cette interprétation est également fantaisiste. *Guignon* donne *guignonnant* et non *guignolant*.

(3) *Salut public de Lyon*, 6 mai 1908.

toujours réduits à des conjectures. On peut toutefois avancer deux choses : 1° Que ce nom de Guignol est très ancien ; 2° que la dernière opinion de M. Onofrio telle que nous venons de la citer est la plus vraisemblable et qu'il y a lieu de s'y tenir jusqu'à meilleur informé. Aussi bien Guignol se moque de ses ancêtres ; l'obscurité dont il s'entoure prouve ses nombreux quartiers et sa longue lignée. Il est temps de parler de son enfance et de ses premiers éducateurs.

***

On croit que notre marionnette locale parut pour la première fois le 22 octobre 1808 dans un café de la rue Noire. Ce n'est là qu'une date officielle. Comme le dit fort bien M. Pierre Abrins : « Les origines de Guignol sont fort obscures. Les gazettes du temps n'enregistrent point son acte de naissance et seul le Bailly, qui le juge chaque soir, pourrait en indiquer la date avec certitude. Quand on s'aperçut qu'il existait, son bâton avait accompli maint exploit et lui-même jouissait d'une vogue qui un instant fut presque de la gloire (1). »

Tout porte à admettre, en effet, que le type de Guignol était fixé dès la fin du XVIIIe siècle, sans qu'on puisse, hélas ! préciser davantage (2).

(1) L'*Express de Lyon*, 18 septembre 1908.

(2) Dans un article intitulé *Figures géographiques de la France* et paru dans la *Revue des Lettres et des Arts* du 1er juillet 1909, M. Gabriel Clouzet écrit : « Lorsque Pierre Mourguet trouva le type de Guignol *un peu avant la Révolution*... » On aimerait connaître les sources où a puisé M. Clouzet, qui donne à Mourguet le prénom de Pierre au lieu de Laurent.

Guignol conquit la France avec une extrême rapidité. Au dire

Le père spirituel de notre marionnette fut ce Laurent Mourguet qui abandonna Polichinelle pour le type du canut lyonnais. Une chose demeure remarquable dans les annales de notre théâtre de Guignol : la pieuse persévérance avec laquelle les directeurs ont suivi la tradition fondée par Mourguet. Cela frappe moins lorsqu'on sait que le fondateur de Guignol eut seize enfants qu'il initia à son art. Ceux-ci à leur tour firent souche, si bien qu'à l'heure actuelle, le théâtre de Guignol à Lyon est encore dirigé par un descendant par alliance de Mourguet I. Cette constance dans un même art qui se perpétue de père en fils a je ne sais quoi de touchant et, si j'ose le mot, de sublime.

Laurent Mourguet naquit vers 1745 à Lyon. Peut être que de persévérantes recherches dans les registres de la paroisse Saint-Paul, dit M. Pierre Abrins (1), amèneraient à la découverte de son acte de naissance. En effet, l'ancienne maison de famille des Mourguet est située au n° 2 de la rue Lainerie. C'est un immeuble obscur, au couloir humide, à l'escalier tortueux. Quoi qu'il en soit, la carrière dramatique de Mourguet fut

de M. Lemercier de Neuville dès 1818, on trouve aux Champs-Elysées à Paris un théâtre nommé *Guignolet* et tenu de père en fils jusqu'en 1874, époque où s'arrêtent les notes de Lemercier, par la famille Guentler. Un autre théâtre est fondé dans la capitale en 1836 par un nommé Pierre Dumont. Ce théâtre s'intitule : le *Vrai Guignol.*

(1) L'*Express de Lyon*, 18 septembre 1908. M. Pierre Abrins a publié de fort importants articles sur les origines de Guignol dans les numéros du 18, 19, 27, 29 septembre et 2 octobre 1908 de l'*Express de Lyon.* Je répète qu'un jeune érudit, M. Antoine Lestra, avocat, lui a fourni gracieusement quelques documents inédits d'un véritable intérêt que nous reproduisons avec soin.

extrêmement longue et nourrie. Ayant vendu son théâtre de la rue Noire à un M. Verset, lequel fit de ce lieu une des crèches (1) les plus appréciées, Mourguet joue successivement dans la rue des Prêtres, dans la rue Juiverie, aux Brotteaux dans la grande Allée, aujourd'hui cours Morand et au jardin Chinois. La grande Allée était un peu l'avenue des Champs-Élysées de Lyon. Le dimanche on disposait de chaque côté un triple rang de chaises qu'occupaient les curieux à l'heure du défilé des équipages. Mourguet y établit son théâtre dans un local appelé le petit Rivoli et situé où débouche aujourd'hui l'Avenue de Saxe (2).

On a cru longtemps que Mourguet avait quitté Lyon à une certaine époque pour « aller en tournée » avec le grimacier Thomas — de son vrai nom Ladray (3) — dans le midi de la France. Ces déplacements, paraît-il, devraient être attribués à son fils Jacques. Il demeure

(1) Les *Crèches* sont, à Lyon, des spectacles de marionnettes qui commencent ordinairement par la représentation de quelques scènes du Nouveau Testament. C'est, dit fort justement M. Onofrio, un reste de nos anciens mystères. Le père et la mère Coquard dont nous parlons plus loin, y figurent indispensablement parmi les adorateurs de l'enfant Jésus, y chantent un couplet connu de tous les Lyonnais, dans lequel il est question de nos brouillards, et y adressent aux jeunes spectateurs une éloquente exhortation à se bien conduire, afin que leurs parents les ramènent à la crèche.

(2) Cf. Clair TISSEUR : Les *Oisivetés*, p. 318, Lyon, Georg. 1883.

(3) M. BOITEL, dans son livre : *Lyon vu de Fourvière*, 1833, nous a laissé quelques souvenirs sur celui qu'il nomme le « père Thomas ». Cet homme, qui fut à la fois acteur et auteur, a vu la république, l'empire, la restauration. Sa verve était remarquable, paraît il, et il savait à merveille détailler les couplets de la fameuse chanson *la Belle Bourbonnaise*, qui fit le tour de la France

pourtant hors de doute que Mourguet a fini ses jours à Vienne d'où, un mois avant sa mort, il écrivait à son petit-fils cette lettre si sage, si affectueuse, si paternelle :

Monsieur Josserand Louis, soldat au 14e d'artillerie, 4e batterie, quartier Pin, en Perrache, Lyon (Rhône).

« Vienne, le 25 novembre 1844.

Mon cher fils,

Nous avons reçu ta lettre avec plaisir et nous avons appris avec satisfaction que ta santé est bonne. Nous t'engageons à te bien conduire et d'être toujours soumis à tes chefs : c'est le seul moyen pour mériter leur estime.

Tu trouveras ci-inclus un mandat de trois francs payable par la poste. Tu connais nos moyens ; c'est tout ce que nous pouvons te faire pour le moment.

Nous avons appris la mort de la tante Esterle. Ton oncle désirerait bien te voir. Si tu as un jour de disponible, tu peux aller le voir, tu lui feras plaisir.

Aussitôt la réception de notre lettre, fais-nous réponse

et qui semble avoir été la *Viens Poupoule* de l'époque. Mon grand-père la chantait souvent ; elle débute ainsi :

La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Elle est mal à son aise,
Elle est sur le grabat
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Thomas jouait ses pièces, à la fois acteur et auteur, dans lesquelles il étudie et chante le peuple. Il eut un théâtre aux Brotteaux, mais l'infortune l'obligea à une vie nomade. Il joua sur la place publique, à Bellecour, aux Terreaux, au quai St-Antoine nº 36, sur une estrade, dans les cafés. Il donna même des représentations à Rive-de-Gier.

et marque-nous si la Mariette t'a envoyé des chaussettes et un tricot. Je t'enverrai une paire de chaussettes par la première occasion.

Sous peu nous irons à Lyon et nous aurons le plaisir de te voir.

Nous t'embrassons de cœur.

Ton père et ta mère,

Signé : MURGUET. »

Lorsque Mourguet, d'une main encore ferme, écrivait cette lettre, il avait quatre-vingt-dix-neuf ans. Il espérait passer la centaine et se disposait à retourner à Lyon pour y revoir sa famille, lorsque le 30 décembre il fut terrassé par la mort. Le même jour, Mme Mourguet prévenait son petit-fils du malheur qui la frappait par l'admirable lettre suivante :

« Vienne, le 30 décembre 1844.

Mon cher fils,

Je réponds à ta lettre datée du 27 courant. J'ai accueilli avec empressement tous les vœux que tu formes pour nous et je ne peux que t'en témoigner ma reconnaissance et te souhaiter une année meilleure que celle que nous venons de passer. Je suis étonnée de ce que tu ne me parles pas d'une lettre que je t'ai écrite vendredi, par laquelle je t'annonçais la maladie de ton grand-père et te priai de venir le voir par permission.

Mon cher fils, le ciel vient de me frapper d'un coup bien funeste. Je viens de perdre ce que j'avais de plus cher au monde : ton grand-père n'est plus ; il est décédé ce matin, à cinq heures et demie. Il serait impossible de te peindre

ici mon ennui et mon chagrin ; je n'ai plus personne au monde, je suis seule et isolée sans consolation.

Je regrette que tu n'aies pas reçu ma lettre à temps, car ton grand t'a demandé dans sa maladie. Tu dois juger quel doit être mon chagrin. Si tu pouvais venir me voir, tu me ferais plaisir et ce serait pour moi un sujet de consolation.

Par ta réponse, marque-moi où je pourrais te faire parvenir quelque argent sans la voie de la poste et où on ne te le retiendra pas.

Adieu, mon cher fils, agrée mes amitiés et l'assurance du chagrin où je suis.

Signé : MURGUET (1) ».

Ainsi mourut le créateur de Guignol après une vie honnête, simple et laborieuse. A son lit de mort il aurait pu reprendre pour son compte le mot célèbre : « Je ne vous ferai pas pleurer autant que je vous ai fait rire. »

Une des filles de Mourguet, Rosalie, épousa Louis Josserand auquel son beau-père, en 1815, céda la direction de son théâtre. On ignore ce que devint Josserand jusqu'en 1852. M. Abrins, d'après les documents prêtés par M. Lestra, nous affirme que le gendre de Mourguet se déplaça fréquemment. A preuve celle lettre que Louis Josserand écrivait à son fils de Rive-de-Gier :

(1) Les deux lettres inédites que nous fait connaître M. Pierre Abrins, dans l'*Express* du 27 septembre 1908, sont signées Murguet et non Mourguet. L'orthographe exacte du nom est donc Murguet.

Monsieur Josserand,
brigadier à la 14e batterie, au 14e d'artillerie,
Quartier Saint-Nicolas,
STRASBOURG (Bas-Rhin)

« Rive-de-Gier, ce 20 novembre 1849.

Mon cher fils,

Un grand laps de temps vient de se passer, aussi bien des événements ont eu lieu depuis nos dernières lettres. Enfin le terme du temps des désirs et des souhaits s'approche, car tu cours à grand pas d'avoir fini ton temps. Si tu savais ce que j'endure parfois d'être obligé d'employer des étrangers ! Tout ce que je pourrais te dire n'est rien. A ta réponse que je te prie de me faire de suite, dis-moi l'époque juste que tu finis ; je te ferai passer ce que je pourrai pour ta route. Je compte passer l'hiver à Rive-de-Gier, ce sera pour la troisième fois. Je suis chez de braves gens ; je fais chez eux comme si j'étais chez moi. Les bénéfices sont petits, mais je suis tranquille. Quand tu seras avec moi nous agirons autrement. J'ai reçu des nouvelles de ton frère ; il était à Paris, mais il est parti pour Rouen, il y a un mois. N'oublies pas de me répondre de suite, je compte que tu dois finir le jour de l'An.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

Signé : L. JOSSERAND. »

De retour à Lyon, Josserand s'abouche avec le patron du café Condamin, sis au n° 16 de la rue Escorchebœuf, aujourd'hui rue Port du Temple, qui lui permet de jouer Guignol dans son établissement.

Mais, bien avant cette date, écrit M. Abrins, « un vieil ami aidait ou suppléait volontiers Louis Josserand à titre d'amateur. Cet amateur qui se révéla véritable artiste et, par la suite, se consacra tout entier au théâtre Guignol, n'était autre que l'illustre Vuillerme ».

« Victor-Napoléon Vuillerme-Dunand, né en 1810, peut-être à Turin où son père tenait garnison, était fils d'un colonel de l'Empire, La famille, originaire du Jura, était certainement plus à l'aise que celle des Mourguet. A ce sujet, l'acte de décès du colonel nous fournit d'intéressants détails :

Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville de Lons-le-Saunier (Jura), qui sont déposés aux archives de ladite ville.

Du vingt-huitième jour du mois de décembre à huit heures du matin, l'an mil huit cent seize.

Acte de décès du sieur Jacques-Antoine Vuillerme-Dunand, époux de dame Victoire Paysio, décédé le présent jour, à cinq heures du matin, profession de colonel en retraite, âgé de cinquante-un ans, né à Saint-Claude, demeurant à Lons-le-Saunier ; le défunt était fils de feu sieur Pierre-Claude Vuillerme-Dunand, marchand, et de défunte Jeanne-Véronique Dalloz, en leur vivant, mariés, demeurant à Saint-Claude (1). »

C'est un problème de savoir lequel des deux, de Josserand ou de Vuillerme inventa le type de Gnafron. Les descendants de Mourguet revendiquent naturellement cet honneur pour Louis Josserand. Pour tout concilier on déclare que l'idée du personnage revient à Josserand,

(1) Vuillerme-Dunand est mort en 1876.

mais que Vuillerme donna à ce frère de Guignol sa pittoresque allure. Ce ne sont que des conjectures (1).

M. Abrins ajoute :

« Quoi qu'il en soit, le spectacle plaisait infiniment à nos pères et les captivait à un point tel qu'un incendie pouvait éclater sur l'autre rive de la Saône sans troubler la représentation. C'est ce que nous apprend Louis Josserand dans une lettre où il relate un sinistre que sans doute quelques Lyonnais se rappellent encore. »

« Lyon, le 20 septembre 1854.

Mes chers enfants,

... Un terrible sinistre a eu lieu, vendredi dernier dans notre rue de Saint-George. Une partie de la Commanderie a brûlé. Le feu a pris à la fabrique de voyte (ouate), le coton, paraît-il, est très dangereux, Le feu a commencé à 8 h. 1/2 du soir ; l'on a été maître du feu qu'à 2 heures du matin. C'était effrayant ; cela se trouvait près de la mère Vuillerme, il n'y a qu'une petite ruette qui séparait la maison. On compte une perte de 500.000 fr. Les métiers qui se trouvaient en de grands ateliers, étaient en partie des velours. Les familles se sont sauvées sans pouvoir sauver leurs effets. Les souscriptions se font avec zèle pour la perte qu'ont fait les ouvriers. M. le curé de Saint-Georges déploie un cœur accompli. Ce sinistre n'a pas ébranlé notre café, nous avons bien travaillé jusqu'à onze heures moins le quart. Le caveau a fermé à 9 heures. Ma place publique

(1) M. le Dr Gros pense, d'après les renseignements fournis par un homme autorisé, M. Durafour, que Gnafron fut créé par un nommé Chapelle, syndic des modères, (débardeurs). Malheureusement, comme toujours, on ne nous fournit aucun texte.

obtient chaque jour de grands succès ; mes danseurs de cuivre se sont décidés à danser selon mes désirs.

. . . . . .

Je vous embrasse de tout cœur.

Votre père,

Signé : L. JOSSERAND. »

Commentant cette lettre, M. Abrins s'exprime ainsi :

« A notre avis, cette phrase : « Le caveau a fermé à 9 heures », semble indiquer que le Guignol de la place des Célestins, moins bien achalandé, n'avait pu retenir ses spectateurs attirés par l'incendie. Quant à l'expression « ma place publique », elle désigne tout simplement un décor dont Josserand se montrait particulièrement satisfait. Enfin les « danseurs de cuivre » étaient des silhouettes ; Josserand s'en servait pour ses ombres chinoises ; elles étaient découpées sur des plaques de cuivre au lieu de l'être, comme on le fait actuellement, sur du carton. »

Louis Josserand mourut en 1855, Vuillerme le 16 mai 1876 après avoir initié les deux fils de son ami à l'art des marionnettes.

Josserand laissa en effet deux fils, Louis et Laurent, qui naturellement embrassèrent la carrière de leur père. L'un et l'autre jouèrent au café Condamin, mais s'étant séparés, Louis s'établit passage de l'Argue, puis voyagea et vint mourir à Clermont-Ferrand en 1885. A défaut de fortune il jouit d'une certaine gloire, à en juger par ce billet publié par M. Abrins :

« Hauteville-house, le 17 mars.

Pour parler tous les jours, comme vous le faites, à trois cent mille intelligences, il faut être un esprit. Vous l'êtes.

Je vous serre la main.

Signé : Victor Hugo. »

Son frère Laurent, le cadet, naquit en 1825, probablement au mois de septembre. M. Abrins a retrouvé son certificat de baptême :

« Nous, soussigné, vicaire, certifions que Laurent Josserand a reçu le saint Baptême dans l'église de Saint-Paul, à Lyon, le 22 septembre 1825.

Délivré à Lyon le 25 novembre 1855.

Signé : DUTEL, V. »

Laurent parcourt la province et épouse la fille de Vuillerme. En 1853, il paraît pour la première fois au café Condamin, qu'il dirige pendant treize ans avec son beau-père. Piqué, ainsi que ses ancêtres, de la tarentule des voyages, Laurent se fait délivrer un certificat par le propriétaire du café où il opère.

« Je soussigné et certifie que le nommé Laurent Josserand a travaillé dans mon établissement situé rue Port-du-Temple, 16, en qualité d'artiste en marionnettes, pendant l'espace de treize ans et demi et que je n'ai qu'à le féliciter de sa probité et moralité.

Lyon le 8 mars 1866.

Signé : CONDAMIN.

Vu pour la légalisation de la signature apposée ci-dessus.

Lyon, le 8 mars 1866.

Le commissaire de police :
Signature illisible. »

Désabusé, Josserand revient à Lyon et se joint à la troupe que dirige, passage de l'Argue, dans une cave sise sous la statue de Neptune, Henri Delisle, né le 31 décembre 1847 à Vizille, lequel épouse bientôt une des filles de son collaborateur illustre.

Delisle meurt à Aix-les-Bains en 1891, Josserand le 24 septembre 1892, laissant dix-sept enfants.

Le café Condamin, après avoir été dirigé par Vuillerme et Laurent Josserand (1), est acheté en 1877 par Pierre Rousset. Avec celui-ci le répertoire va subir de nombreuses transformations. A cette éopque l'ancien public des pièces de Mourguet a disparu. Les spectateurs plus blasés exigent le rajeunissement des livrets. Pierre Rousset invente ses fameuses parodies des grandes pièces célèbres et des opéras du jour : *Faust, Robert le Diable*, etc. (2)... Guignol se met à parler en vers et ces fâcheuses concessions à la mode sentent déjà la décadence du genre. Bientôt, pour se mettre au ton, on jouera la revue au théâtre de Guignol, on chantera la chanson comique, on imitera le monologue du café concert.

(1) Mmes Vuillerme et Laurent Josserand s'illustrèrent aussi dans l'art de jouer Guignol. Cette dernière, fille de Vuillerme, vit encore.

(2) Pierre ROUSSET : *Les Marionnettes lyonnaises*, Lyon, Dizain et Richard in-16, 1895.

Au surplus Rousset a prévu l'attaque. Dans la préface qu'il écrivit pour sa pièce : *Un divorce inutile* (1) notre joyeux parodiste nous fait part des motifs qui l'ont décidé à modifier le répertoire :

« Sollicité par le Directeur du Théâtre-Guignol du passage de l'Argue pour remplacer son principal artiste, j'hésitai, craignant ne pas répondre à la confiance qu'il avait en moi — n'ayant jamais touché une marionnette ; — finalement, poussé par la nécessité et la perspective d'un chômage prolongé, j'acceptai provisoirement en attendant la reprise du travail.

Mon premier soin fut de chercher à obtenir la clientèle des dames les plus susceptibles et de ménager les oreilles les plus délicates. J'ai voulu un guignol amusant mais honnête. Je me suis attaché à rendre mes personnages intéressants par des facéties, des phrases, des mots plus ou moins spirituels, mais jamais graveleux ; j'ai voulu que la mère de famille pût amener sa fille, et le père son fils, à mon théâtre, afin de pouvoir rire et s'amuser sans être exposé à rougir du langage de mes petits artistes de bois. — Le temps et le succès m'ont donné raison. »

... J'ai fait des parodies de nos grands opéras, de nos meilleurs drames et de nos plus fines comédies. Mais je me suis toujours tenu dans la sphère que peut habiter Guignol sans sortir de son caractère. L'esprit et le fond des pièces parodiées sont respectés, mais la traduction en est cocasse et excentrique. Guignol est toujours le principal personnage ; sa bonne humeur, sa naïveté malicieuse, son sans-gêne et son audace plaisent infiniment aux spectateurs des deux sexes qui, chaque soir, se réjouissent à le voir et l'entendre dans son nouveau répertoire.

(1) Pierre ROUSSET : *Un Divorce inutile*, Lyon, Dizain.

... Je me résume en disant que si les dieux s'en vont, ce n'est pas Guignol qui les chasse, les nombreux spectateurs qui viennent chaque soir pour l'entendre sont là pour en témoigner. »

Tout ceci est exact, et si nous trouvons les parodies en vers de Rousset d'une qualité médiocre c'est qu'il vaut mieux les voir jouer que les lire. A ce propos Rousset fut un acteur inimitable qui sut relever son art par l'âme et l'entrain qu'il mit à vivre ses créations. Interrogé par un reporter, cet excellent comique s'exprima ainsi :

« Ah ! j'avais le feu sacré. Je n'étais pas moi, j'étais Guignol. A travers les planches qui me séparaient du public, *je sentais comme des vibrations partant de moi pour aller aux spectateurs*. Dans les passages émouvants, quand Guignol faisait pleurer, *j'avais des frissons dans les doigts*. Tout le monde me disait : « Il vit votre Guignol, il vit. » Un quart de mon art consistait à prendre un bon accent de canut un autre quart à être doué d'une bonne voix bien flexible, capable tour à tour de joies et de larmes *mais la moitié au moins était d'avoir de l'émotion dans les doigts*. Je me souviens qu'un soir je fis rire mon public pendant plus de cinq minutes sans dire un mot, rien que par les gestes seuls de Guignol regardant partir Madelon après une scène orageuse. »

Cet interview est un véritable petit bréviaire de l'art comique et respire un bel enthousiasme.

Dix ans après l'installation de Rousset comme directeur et propriétaire de l'ancien café Condamin, c'est-à-dire en 1887, la Compagnie du gaz s'empara du local

LE THÉATRE DE JOSSERAND, RUE ÉCORCHEBEUF, A LYON, par G. Randon

(Extrait du *Journal amusant*, 1871).

pour y installer ses services et expropria l'auteur du *Divorce inutile*. M. Paul Bertnay dans le *Courrier de Lyon* a noté ce grave événement dans la vie de notre Guignol :

« La Compagnie du gaz est une puissante personne qui se trouve trop à l'étroit dans son immeuble de la rue de Savoie. Elle s'est aperçue qu'en perçant un mur, elle entrerait de plain-pied dans la salle de Guignol de la rue Port-du-Temple et de ce moment le pauvre vieux théâtre était condamné. Rousset, l'excellent Rousset, l'inimitable Rousset ne pouvait lutter à coups de billets de banque contre un tel adversaire. »

Le publiciste continue en nous donnant une exquise description de ce lieu désormais historique :

« Quelle merveille de couleur locale que cette entrée par la rue Port-du-Temple, qui s'appelle aussi, entre vieux, rue Ecorche-Bœuf, ce corridor qui descendait à la façon d'un couloir de cave, ce coude brusque et, de l'autre côté de la porte à double battant, cette salle incomparable, d'un spectacle unique...

Elle avait pour spécialité de ne pas connaître le luxe nuisible de la moindre fenêtre ou du plus petit soupirail. Si un peu d'oxygène éprouvait l'envie d'y pénétrer, il pouvait passer par la porte du fond, on n'y voyait pas d'inconvénient, mais du diable, si on faisait rien pour l'appeler. Aussi, au bout d'une heure, quelle délicieuse étuve ! Quelle belle fabrique de fluxion de poitrine ! Quand on sortait de cette étuve chauffée à quarante degrés et qu'on retrouvait, dans la rue et sur la place des Jacobins, le bon brouillard glacé des nuits d'hiver, il fallait, je vous en réponds, avoir

les poumons chevillés dans le corps pour ne pas les voir se fondre, le lendemain, en bronchites, catharres et pleurésies.

Mais le spectacle valait bien qu'on courût quelques risques. Dans ce caveau (car il n'y a pas à barguigner, c'était un caveau), luxueusement tapissé d'un papier rouge, où cinq ou six femmes découpées dans un autre papier gris, avaient la prétention mal justifiée de représenter les différentes parties du monde, on s'empilait avec délices. Et, ce qu'on était mal assis ! Il y avait là une collection de tabourets d'une telle exiguité que si on y établissait une ... assise, l'autre surplombait et donnait la sensation d'un équilibre aussi instable que fatiguant. Et, Dieu sait, les exquises limonades trop gazeuses qu'on feignait d'y boire (1). »

Pierre Rousset emporta donc ses décors, ses poupées, ses brochures et les installa au quai Saint-Antoine dans le théâtre du Gymnase qui existe toujours et où se conservent pieusement les vieilles traditions. Le théâtre du gymnase demeure la Comédie française de Guignol ; le Guignol du passage de l'Argue n'est qu'un Odéon:

En 1897, Rousset, ayant alors près de 72 ans, se retire des affaires et cède son établissement à M. Mercier. Ce dernier rajeunit à son tour les pièces de son prédécesseur et en créa de nouvelles, faisant de plus en plus grande la part à l'actualité. On doit à Mercier *Guignol et Gnafron aux fêtes franco-russes* ; *Guignol en Chine*, où figurent des personnages connus : Waldeck-Rousseau, Lépine, le général Voyron, Mgr. Favier, évêque de Pékin, le vice-roi Li-Hung-Chang, M. Pichon, etc...

(1) Paul BERTNAY : *Courrier de Lyon*, cité par M. Ernest Maindron dans *Marionnettes et Guignols*, Juven, Paris.

Mercier revendit le théâtre du Gymnase en 1907 à M. Neichthauser qui, par alliance, se trouve être un arrière petit-fils de Mourguet I. Laurent Josserand avait eu, en effet, dix-sept enfants, et l'une de ses filles a épousé en secondes noces, M. Nichthauser, actuel directeur du Guignol du Gymnase.

Ainsi l'art de Mourguet s'est toujours maintenu dans la famille, et cette surprenante continuité dans la tradition confère à notre Guignol lyonnais ses plus beaux titres de gloire.

Bien mieux, le théâtre du quai Saint-Antoine possède encore les poupées de bois dont se servit Mourguet. Le fondateur de notre Guignol avait lui-même sculpté ces marionnettes et se serait peint sous les traits de Guignol. Il est, croit-on, l'auteur de sa propre caricature, et le nez épaté, la bouche gouailleuse, les yeux expressifs et si vivants dont on agrémente l'image du canut lyonnais, sont le nez et la bouche de Mourguet (1).

(1) Comparer sur la lithographie dont le cliché m'a été si aimablement prêté par M. Camille Roy, directeur de la *Chanson*, le physionomie authentique de Mourguet avec celle de Guignol qui est en dessous, à gauche du portrait. Même bouche, mêmes yeux doux et intelligents, même caractère candide et malin. La ressemblance entre ce portrait de Mourguet et la marionnette est frappante.

CHAPITRE II

Le théâtre de société et l'Académie du Gourguillon

CHAPITRE II

Le théâtre de société et l'Académie du Gourguillon.

La vogue de Guignol fut bientôt telle, qu'aux artistes de profession vinrent se joindre de fins amateurs. C'est encore une caractéristique de notre tempérament conservateur et de notre amour des traditions locales. Tout Lyonnais de pure race a dans son cœur un canut qui sommeille. A côté du Guignol de la rue et du café, s'est constitué un Guignol de société. Écrire l'histoire de ce dernier, ce serait pénétrer dans l'intimité de tous les anciens salons de la ville. Au sortir de ses affaires, le Lyonnais a besoin de repos, et, comme la famille tient un grand rôle dans sa vie, il se distrait dans son intérieur en jouant quelques scènes de Guignol à ses enfants. Charmant usage qui s'est longtemps conservé parmi nous ! Je sais des maisons où je n'aurais qu'un placard à ouvrir pour en voir dégringoler Madelon et Gnafron avec leurs curieux costumes. Heures délicieuses que celles passées à écouter mon grand-père contrefaire — à peine ! — la voix du canut et mettre en action le *Thé de Madame Pochet* ou le *Déménagement*.

La scène, dans les vastes appartements obscurs de ces vieilles maisons familiales, était vite montée. Une porte enlevée, un rideau épais tendu entre deux montants et

voila le castelet créé. Selon la tradition italienne conservée, Polichinelle apparaissait au début de la pièce, faisait entendre son sifflement aigre, et annonçait l'ouverture du spectacle (1). Polichinelle, qui le croirait ? s'est humanisé dans son séjour à Lyon ; il donnait aussi des leçons de morale et finissait son prologue en prêchant la sagesse à son jeune auditoire. Puis la pièce commençait, et rien n'était plus touchant que de voir enfants et petits enfants goûter en se jouant les premières leçons de la vie, enseignées avec bonhomie par d'austères parents. Voici qu'en écrivant ces pages des souvenirs bien doux se lèvent dans mon esprit comme des feuilles au souffle d'une brise légère. Hâtons donc le pas (2).

Avec entrain, des hommes de la haute société donnèrent dans leurs salons des représentations tirées du répertoire de Mourguet père. Ils ne firent subir qu'une transformation indispensable à ce répertoire. Mourguet prodiguait à pleines mains le sel de la vieille Gaule ; il lui arrivait même de « renverser la salière ». Les amateurs châtièrent donc, en ce sens, le langage un peu vif de Guignol ; pour le reste, ils se montrèrent scrupuleux observateurs des traditions des castelets. Alors même qu'ils innovaient — et ce n'est pas la partie la moins intéressante de ce théâtre de société — ils surent conserver les termes, l'accent et jusqu'à la tournure du

(1) Encore de nos jours, dans le jardin du Luxembourg et avant que la toile ne se lève, on voit un énorme Polichinelle saluer gravement la société, en faisant entendre son bruit de *pratique*. C'est la manière aux théâtres de Guignol d'annoncer les trois coups d'usage.

(2) Je conserve pieusement les marionnettes qui me viennent de mon grand-père, et qui furent sculptées par Janmot.

canut légendaire. Il n'y eut pas deux Guignols, celui de la foire et celui des familles, il n'exista pas de « doublets », de « formation savante » d'un type également cher à toutes les classes de la société et qui réconcilie les partis dans un franc éclat de rire.

J'aurais voulu retrouver quelques vestiges de ce Guignol de société. Hélas ! la tradition se perd. Les arrière-petits-fils préfèrent des jeux moins innocents. Les marchands de marionnettes à Lyon se font rares, symptôme alarmant. Au surplus, que dire de ces anciens salons où enfants et grandes personnes se pressaient pour écouter les inventions délicates d'amateurs érudits, sinon qu'on riait beaucoup et que la plus fine fleur de l'esprit lyonnais s'y épanouissait tendrement

Un des salons les plus célèbres fut celui de M. Onofrio qui, aidé du poète Victor de Laprade et de beaucoup d'autres notabilités de notre ville, jouait les meilleures scènes du répertoire recueilli par ses soins. Au dire de Mlle Jeanne Onofrio, fille du distingué magistrat, de qui je tiens ces détails oraux, il y avait foule les jours de représentation et l'on s'arrachait les cartes d'invitation libellées en style canut (1).

*
* *

Un de ces fins lettrés qui, sans contredit, contribua le plus à la diffusion, dans les familles, de nos marion-

(1) Parmi les particuliers qui possèdent chez eux un théâtre de Guignol avec tous ses accessoires et qui donnent encore des représentations privées de famille citons M. Grataloup, et M. Himbert-Kiemlé.

nettes, fut Clair Tisseur. Celui-ci, affublé du délicieux pseudonyme de Nizier du Puitspelu, fut toujours à la tête du mouvement de décentralisation littéraire. La liste de ses ouvrages sur nos mœurs, nos coutumes et notre vocabulaire spécial est considérable. Son dictionnaire, intitulé *le Littré de la Grand'Côte à l'usage de ceux qui veulent parler correctement*, est un pur chef-d'œuvre d'érudition souriante qui laisse loin derrière lui le livre de M. Vachet (1) sur un sujet analogue. Aucun terme de la canuserie et de l'argot du Gourguillon ne demeure étranger à l'auteur qui, avant d'être architecte, passa par le tisssage. Rien de plus vivant qu'un tel lexique où abondent les remarques philologiques, toujours présentées au moyen d'anecdotes cocasses. Sans s'en douter, Nizier du Puitspelu procède suivant les indications de la méthode Berlitz, si en honneur de nos jours pour l'enseignement des langues vivantes. Chaque mot lyonnais est expliqué à l'aide d'un autre mot lyonnais et le sens de l'un est complété par le sens de l'autre.

Ouvrons le lexique qui termine les *Mémoires de l'Académie du Gourguillon* (2) et que son auteur écrit *Lex, hic*; ouvrons, dis-je, ce lexique au mot *picaillon*, qui veut dire argent ou or, posséder « des sous », nous trouvons en regard *espinchaux*, *escalins*, *monacos*, autant de synonymes pour signifier la même chose. Que veut dire

(1) Ad. VACHET : *Glossaire des gones de Lyon, d'aprés M. Toulmonde*. Paul Phily, Lyon, 1907.

(2) *Mémoires de l'Académie du Gourguillon*, à Lyon-sur-Rhône. Chez l'imprimeur juré de l'Académie sous l'enseigne de La Cigogne, proche la galerie de l'Argue et la place Grenouille, Lyon, 1887.

sicoti ? Tisseur nous répond *action de sigroller*. Qu'entend-on par *vitrer l'heure ?* L'*arregarder*, parbleu ! La malice de l'auteur se donne libre carrière lorsqu'il s'agit de comparer des mots lyonnais à leurs équivalents parisiens. Au mot *matefaim*, Tisseur écrit : « A Paris, ils appellent cela des *crêpes*, parce que c'est très lourd », montrant ainsi finement la supériorité du mot lyonnais par rapport à son adaptation d'image.

Mais la plus belle gloire de Tisseur est d'avoir fondé cette *Académie du Gourguillon* qui intrigua fort à une certaine époque quelques savants allemands. Dans ses *Coupons d'un atelier lyonnais* (1), Nizier du Puitspelu nous raconte ainsi la création de cette docte assemblée :

« L'an de grâce mil huit cent septante-neuf et le vingt-quatrième de juin, jour de la Saint-Jean, à quatre heures de relevée, notre sieur Nizier du Puitspelu, bras neufs de sa profession, se chauffant le ventre au soleil et parlant à sa propre personne, déclara fondée l'Académie du Gourguillon. Il en fut aussitôt le président, le vice-président, le secrétaire, le trésorier, les membres et le public. (A noter que toutes les discussions à l'Académie furent toujours de la plus extrême courtoisie.) A partir de ce moment, notre sieur Nizier du Puitspelu, pour tous ses travaux, ne manqua point de faire figurer, au-dessous de sa signature, la qualité de membre de l'Académie du Gourguillon. Il ne tarda pas à s'apercevoir combien cette qualification mystérieuse ajoutait, aux yeux du public, d'autorité à ses travaux et de lustre à sa personne. »

(1) Clair TISSEUR : *Coupons d'un atelier lyonnais* in-8, Lyon, A. Storck, 1898.

Voici, à titre de curiosité, les fort originales « lettres patentes de fondation, disposition et installation de l'Académie du Gourguillon » :

I

Est fondée par les présentes, l'illustre, alme et inclyte *Académie du Gourguillon*.

II

A seule fin de préserver toute vieille bonne tradition lyonnaise.

III

Est idoine à faire partie d'icelle quiconque a contribué à la dicte préservation par la plume, le pinceau, le ciseau, le burin, le composteur ou la navette.

IV

Stipulé que les dicts travaux auront expressément le caractère populaire et seront propres à chatouiller la rate, pour autant que le rire est ce qui faict le plus de plaisir et ce qui couste le moins.

V

Dont suit que les travaux exclusivement graves ne constituent pas titre. Illustrant cette règle par un exemple, une nouvelle dissertation sur l'emplacement du temple d'Auguste serait insuffisante.

VI

L'*Académie* ne tient pas de séance publique.

VII

L'*Académie* ne tient pas de séance privée.

VIII

Les membres ne sont astreints à aucune cotisation.

IX

A seule fin que tous ne s'entre-regardent que par les besigles de l'amitié, l'initiative de toute nouvelle candidature est laissée à un comité secret, qui s'assurera délicatement du consentement unanime des membres, vu que l'amitié ne se fonde pas à commandement.

X

Un diplôme, confié au crayon de nostre collègue Joannès Molasson, sera délivré gratis à chacun des membres. Mais il n'est point à iceux interdict de s'en recognoistre par une petite politesse.

XI

Ce diplôme ne sera délivré oncques au nom familial, ains bien au soulsbriquet choisi par le membre.

XII

L'*Académie* a droict et même devoir de se réunir de fois à autres pour la réfection de dessous le nez.

Nec prohibitum fiolari.

En 1881 Nizier du Puitspelu adressait à Gérôme Coquard (l'éditeur Storck) des lettres patentes, lui annonçant son admission à l'*Académie*. Bientôt entrèrent Joannès Mollasson, Glaudius Canard, Duroquet Athanasc, Mami Duplateau, Pétrus Violette sieur des Guénardes, le fils Ugin. En 1886, on édifia les statuts que nous venons de citer et qui parurent en tête du recueil : *Mémoires de l'Académie du Gourguillon*. Celle-ci élut successivement Marius Bardoire, Joanny Bachut, Jean-Marie Mathevet, Pater Familiasse et Benoît Cachemaille. Derrière ces truculents pseudonymes se cachent

des érudits bon vivants (1), qui tous contribuèrent au maintien de nos traditions lyonnaises et à la diffusion intelligente de notre Guignol de vieille race. De cette collaboration sont nés deux recueils de pièces, le premier déjà cité : *Mémoires de l'Académie du Gourguillon* ; le second intitulé : *Les Classiques du Gourguillon*, ce dernier précédé d'une excellente préface de Glaudius Canard (2).

A signaler également une revue fondée par nos joyeux académiciens, aussi curieuse que rare et qui n'eut que deux numéros : la *Revue du Gourguillonnais*, nouvelle série, première année. Elle parut le 1er avril et le 1er octobre 1887. « Il n'y eut qu'un cri, déclare Mami Duplateau dans sa *Véridique histoire de l'Académie du Gourguillon*, pour proclamer que c'était deux chefs-d'œuvre. Aussi l'Académie suspendit tout de suite la revue, estimant qu'après un tel succès elle ne ferait que sage de

(1) Voici les vrais noms de nos académiciens précédés de leur pseudonyme en italiques : *Pétrus Violette, seigneur des Guénardes :* Morel de Voleines ; *Nizier du Puitspelu :* Clair Tisseur ; *Glaudius Canard :* Coste Labaume ; *Joannès Molasson :* Gaspard André ; *Athanase Duroquet :* Eugène André ; *Mami Duplateau :* A. Bleton ; *Le Fils Ugin :* Louis Guy ; *Gérôme Coquard :* L'éditeur Storck ; *Marius Bardoire :* Joseph Garin ; *Jouny Bachut :* Dr Gros ; *Jean-Marie Mathevet :* Dumond ; *Pater familiasse :* Edouard Aynard ; *Benoit Cachemaille* : Cl. Prost.

(2) *Les Classiques du Gourguillon*, théâtre. A Lyon-sur-Rosne, chez l'imprimeur juré de l'Académie, sous l'enseigne de la Cigogne, proche la Galerie de l'Argue et la place Grenouille. S. D.

Sur la genèse de cette charmante académie dont Guignol fut l'hypothétique Richelieu, consulter *Mami Duplateau* (A. Bleton) : Véridique histoire de l'Académie du Gourguillon. Lyon, imprimerie Veuve Mougin-Rusand, 1898.

tirer l'échelle et de ne pas compromettre la gloire acquise. »

Cette digression était nécessaire pour bien montrer l'influence de nos marionnettes non seulement sur la foule, mais encore sur la haute bourgeoisie de Lyon. Nous en avons fini avec l'histoire du théâtre de Guignol. Pénétrons plus avant dans l'âme de ces poupées symboliques.

CHAPITRE III

Les Caractères.
Guignol incarnation du canut.

CHAPITRE III

Les Caractères.
Guignol incarnation du canut.

Chaque comédie de notre théâtre roule autour de trois personnages principaux. Aucune pièce n'est complète sans eux et ils suffisent au nœud de l'action ; les autres comparses ont des rôles épisodiques. Ces trois prototypes sont *Guignol*, *Madelon*, *Gnafron*.

Guignol est l'incarnation du canut (1). Celui-ci habite aux deux extrémités de la ville. Il se loge soit à la Croix-Rousse, soit dans le quartier Saint-Georges, où se trouve la fameuse montée du Gourguillon. C'est surtout dans la fin du dix-huitième siècle que les petites rues de Saint-Georges et du Gourguillon devinrent une des principales agglomérations d'ouvriers en soie. Pauvres vieilles rues, où ne retentit plus que fort espacé le bruit d'un métier à bras, ce bruit si particulier que, par harmonie imitative, nos pères ont surnommé *bistanclaque !* Le prix du loyer augmentait à mesure qu'on grimpait. On se

(1) NIZIER DU PUITSPELU, dans son *Littré de la Grand'Côte*, écrit à l'article *canut* : « Littré dit « peut-être de canette ». Non pas de *canette*, mais de *canne*, plus le sufixe *ut* pour *u*, qui représente le latin *orem*, français *eur*. Le canut est donc celui qui use de la canne (dont a été faite la canette). Comp. *pèju*, savetier, celui qui use de la poix. »

rend compte encore à présent, en parcourant ces couloirs mal odorants, combien l'éclairage devait être défectueux, et c'est un problème pour moi de savoir comment, vers 1830, les canuts pouvaient discerner les multiples teintes de leurs bobines de soie. Il fallait monter jusque sur les toits pour voir le jour, attendu qu'au lieu de vitres les canuts se servaient de papier huilé, collé sur des châssis montants et descendants. Aussi était-ce un plaisir sans égal pour les petits « gones » de passer la tête au travers du papier, en disant : « Quelle heure est-t-y, siouplaît ? » au risque d'attraper un bon coup de tire-pied. M. Vingtrinier a résumé en quelques lignes la physionomie morale du vieux canut :

« Singulièrement économe et casanier, bornant son horizon aux lieux et aux gens témoins de sa vie laborieuse, le maître ouvrier en soie n'a qu'une ambition, être propriétaire, fût-ce d'une moitié de maison, fût-ce même d'un étage. Il se tient pour satisfait, s'il a réalisé ce rêve. Quand ses deux ou trois métiers sont en branle, que sa femme fait ronronner entre ses mains le rouet à canettes ou va et vient dans la salle entre le vieux lit à colonnes et la cheminée à crémaillère, le maître qui n'a plus de loyer à payer jette un coup d'œil sur ses compagnons de travail qui sont comme de sa famille, sur les antiques objets qu'il a toujours vus aux mêmes places : le coffre à bahut, le pétrin et la table de noyer, son épée rouillée et « son hallebarde » accrochées au mur, en face de l'image de son saint patron placée dans un cadre, et il se sent bien chez lui et ne souhaite rien (1). »

(1) Emmanuel VINGTRINIER : *Le Lyon de nos pères*, p. 71, Lyon, Bernoux, Cumin et Masson 1901.

Clair Tisseur, de son côté : « Le rêve du canut, c'est d'être pro-

La vie du canut est modeste. Pour distraction il n'a que le jeu de boules, le dimanche, où il est passé maître. Ses repas sont des plus simples et se composent de pommes de terre qu'il nomme *truffes*, de harengs, de merluche et de cette espèce de fromage blanc dit *claqueret* ou *cervelle de canut*, qu'on mêle avec de l'ail et des oignons. Ses jours de fête il mange des *bugnes*, des brignoles, des paquets de couenne et de la *crasse de beurre* Aussi son teint pâle et jaune dû à sa mauvaise alimentation, comme au manque d'exercice et à l'air vicié qu'il respire (1), lui a-t-il fait donner le nom de *navet*. Une chanson politique de 1786 disait :

« Quand celos puros navets
» N'ant gin de liards au gousset,
» Y ne payant pas follietta ;
» Y n'ont gin de quai mingi. »

On traite également les taffetatiers de pauvres *riclaires*

« L'idée de l'auteur, dit Puitspelu, était que les taffetatiers, étant mal nourris, ne pouvaient livrer à l'exportation autre chose que ce qu'ils recevaient à l'importation. A

priétaire de son logement. Songez ! N'avoir plus le souci de la Saint-Jean ni de la Noël ! Sans doute qu'il ne peut acheter de maison, mais il achète deux pièces. Je crois que ce n'est qu'à Grenoble et à Lyon que l'on voit ces divisions... Je connais au Bon-Pasteur une maison qui a quatorze propriétaires : quatorze canuts, comme bien s'accorde. » Les *Vieilleries lyonnaises*, p. 13. 2e édit. Lyon, Bernoux et Cumin 1891.

(1) Lorsqu'on pénètre dans un atelier de canut on est tout de suite saisi par une odeur *sui generis* qu'on nomme odeur de *faganat* ou de renfermé. De crainte que l'humidité ne fasse rompre les fils, le canut prend bien garde de ne jamais ouvrir sa fenêtre.

l'apprenti qui ne faisait encore que de mauvaise besogne, on ne donnait, dit-on, à dîner que la tête d'un hareng ; lorsqu'il travaillait un peu mieux, on ajoutait la queue, mais on ne lui accordait le poisson complet que le jour où il tissait comme un véritable ouvrier. Aussi, le pauvre apprenti, en tirant le bouton, marmottait-il mélancoliquement : *la tête, la tête, la tête...* Quelques jours plus tard : *la tête et la queue, la tête et la queue*. Enfin lorsqu'il était passé maître ouvrier : *l'hareng tout entier, l'hareng tout entier*. Cette facétie se répète encore dans les ateliers de tisseurs (1). »

Malgré ces misères le canut a toutes les apparences du petit bourgeois. C'est là sa caractéristique. Il a en horreur le bourgeron, la casquette plate, le débraillé où se complaît l'ouvrier parisien. Il n'a pas connu ces caravansérails d'usine où l'ouvrier n'est plus qu'un numéro matricule. Vivant sans cesse aux côtés de sa femme et de ses enfants, il a conservé des mœurs pures. Tisseur raconte que Jules Vallès, étant venu à Lyon vers 1869, visita la Croix-Rousse. « Il fut révolté de ces mœurs honnêtes, de ces ateliers où chacun travaillait tranquillement, sans déclamation ni emphase. Or, l'avait-on convié le soir à festoyer chez Antoine, rue de l'Impératrice, avec Pierre Dupont. Il y vint, fit attendre deux heures, naturellement, fut grossier, « poseur », et comme on lui demandait ses impressions sur la visite du matin : « *Rien à faire*, dit-il, *ça pue la famille*. » On ne saurait adresser plus bel éloge à nos vieux ouvriers en soie. Loin d'être ridicules et lourds, ces gens du peuple, « taffeta-

(1) Emmanuel VINGTRINIER : *La vie lyonnaise. Autrefois. Aujourd'hui.* Lyon, Cumin 1898.

quiers » ou « velouquiers », au milieu de leurs tribulations, de leur existence monotone et pénible, ont su conserver un caractère enjoué, une gaieté saine. L'esprit narquois et curieusement délié du canut, la promptitude de ses réparties, la vivacité de son bon sens à comprendre et à railler les nécessités de la vie et les exigences de la mode, donnent à son langage une force comique peu commune. Le canut ressemble à cet auteur du dix-huitième siècle, dont parle Sainte-Beuve, « il éternue les bons mots (1) ».

Ce sont les divers traits de ce caractère original que représente Guignol, roi des canuts, et l'ancêtre de presque tous les Lyonnais. Il n'a rien d'un anarchiste ; malgré quelque poltronnerie, il a plus d'analogie avec don Quichotte qu'avec Polichinelle. Disons le mot. Guignol est un *conservateur*. Les théâtres du Luxembourg et des Champs-Elysées l'ont gâté. A Paris, une pièce où Guignol ne jouerait pas du bâton ne serait plus une pièce pour marionnettes. Voilà une fameuse erreur (2). Au début, Guignol n'administre des « volées de picarlat » qu'à sa femme, Madelon. Respectueux de l'autorité, il ne lui viendra jamais à l'esprit l'idée de pétroler les maisons, ni de piller les boutiques. Il craint M. le bailli et ne rosse

(1) Les *gognandises*, dirait Guignol.

(2) Le tissage de la soie et le guignol sont deux produits qui n'ont jamais pu être convenablement exportés, car ceux qui n'ont vu, par exemple, que le Guignol des Champs-Elysées, n'ont aucune idée de ce qu'est notre Guignol à nous. Le Guignol des Champs-Elysées s'est parisianisé à l'usage des petits enfants ; il rosse le commissaire, il abuse du bâton, et Guignol fils est un véritable voyou, plein d'irrespect pour son vieux filou de père. » (Joseph MANIN, *Salut public de Lyon* du 23 septembre 1908.)

les gendarmes que pour le bon motif. Guignol maudit son propriétaire mais, après lui avoir joué de bons tours, il finit toujours par le payer. « Pas l'ombre de canaillerie dans l'âme, déclare Glaudius Canard dans la préface qu'il écrivit pour *les Classiques du Gourguillon* ; l'ouche (1) s'allonge chez le boulanger, les quittances s'accumulent chez le régisseur, le marchand de vin mesure son crédit, Guignol soulagera sa bile et adoucira ses amertumes par quelques imprécations courantes contre les « gredins de propriétaires », les « scélérats de regrattiers » ou les « empoisonneurs à porte pot », mais tout cela n'est que manière de parler, c'est la plainte du pauvre diable que poursuivent la guigne et le chômage. » Sa méchante humeur s'arrête aux mots ; son robuste bon sens n'est point entamé par les misères de la vie, ses grands désespoirs s'expriment dans le juron familier de « nom d'un rat ! »

Il faut bien passer quelque chose à un « gone », en somme, si sage. Pardonnons-lui donc le défaut qu'à Guignol de boire un peu trop. Oh ! il n'est pas ivrogne ! Il s'arrose simplement « la dagne du cou », ou « se rince la corgnole ». Il ne fait, d'ailleurs, pas de scandale dans les rues, et lorsqu'il rentre en cet état, il est fameusement rossé par sa tendre moitié.

Guignol n'est pas toujours canut dans notre répertoire lyonnais. On le rencontre aussi parfois sous la

(1) *L'ouche*, dit M. Vachet, dans son glossaire, est une taille de bois, sur laquelle les fournisseurs marquent leurs livraisons. « Comment, s'écrie Guignol, l'ouche est déjà pleine ?... Aussi, vous faites des ouches, grandes comme rien du tout... Moi, je voudrais des ouches grandes comme des mâts de cocagne. »

livrée d'un domestique. Mais quelque soit l'emploi qu'il incarne il est devenu un *type*, comme certains personnages de la comédie de Molière, et nous le retrouvons toujours doué du même caractère, c'est-à dire bon vivant, spirituel, peu lettré... et avec l'accent.

Avant de prendre congé de ce charmant camarade, nous voudrions donner un échantillon de ses réparties endiablées qui ont réponse à tout. Le passage suivant, bien connu, est extrait du fameux *Déménagement*, la pièce la plus célèbre, avec les *Frères Coq*, du répertoire de Mourguet. Guignol n'a plus un « escalin » pour payer son loyer, et voici justement que survient le propriétaire, sous les traits rébarbatifs de M. Canezou.

CANEZOU. — Monsieur Guignol ! Monsieur Guignol !

GUIGNOL, *de l'intérieur*. — Je n'y suis pas.

CANEZOU. — Comment ! vous n'y êtes pas, et vous me répondez !

GUIGNOL, *de même*. — Je peux pas sortir ; je mets une pièce à mon pantalon qui est déchiré au coude.

CANEZOU. — J'ai à vous parler : voulez-vous descendre ?

GUIGNOL, *à la fenêtre*. — Si je veux des cendres ?... J'en ai pas besoin, j'en ai mon plein poêle.

CANEZOU. — Le drôle ne viendra pas, tant qu'il saura qu'il a affaire à moi. Il faut que je déguise ma voix, et que je lui fasse croire que le facteur lui apporte une lettre.

(*Il frappe neuf coups avec roulement, comme frappaient jadis les facteurs de la poste, et se cache*).

GUIGNOL, *de l'intérieur*. — Qué que c'est ?

CANEZOU, *contrefaisant sa voix*. — C'est le facteur... Je

vous apporte une lettre, une lettre chargée ; il y a de l'argent dedans.

GUIGNOL. — De l'argent ! Je dégringole ! (*On l'entend descendre les neuf étages. — Arrivant*) : Ah ! nom d'un rat ! le propriétaire !... Je suis pincé !... (*A Canezou.*) On n'a pas besoin de vous, mon brave homme ! On a ramoné les cheminées, il y a huit jours.

CANEZOU. — Sapristi, je ne suis pas le ramoneur, je suis votre propriétaire, et je viens...

Guignol coupe la parole de son mieux au propriétaire, afin de l'empêcher d'aborder la terrible question. Il lui parle de la pluie et du beau temps jusqu'à ce que Canezou, moins patient que M. Dimanche, se fâche.

CANEZOU. — Voulez-vous me payer, oui ou non ?

GUIGNOL. — Oui.

CANEZOU. — Ah !

GUIGNOL. — Oui, je veux vous payer..., mais pas de pécuniaux.

CANEZOU. — De pécuniaux ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

GUIGNOL. — Pas d'espinchaux.

CANEZOU. — Espinchaux !... Ces gens-là ont des manières de s'exprimer.

GUIGNOL. — Pas d'escalins.

CANEZOU. — Escalins !

GUIGNOL. — Pas de patars.

CANEZOU. — Patars !... Je ne vous comprends pas, expliquez-vous.

GUIGNOL. — Eh bien ! y a rien dans le gousset.

CANEZOU. — Vous n'avez pas d'argent ? Je vous en ferai bien trouver.

GUIGNOL. — Vous me rendrez service, par exemple.

CANEZOU. — Vous avez un mobilier ?

GUIGNOL. — Oui, oui, un mobilier de luxe. On m'en donnerait bien trente sous au Mont-de-Piété !

CANEZOU. — Vous avez une commode ?

GUIGNOL. — Je l'ai plus : elle m'était devenue incommode..., les logements sont si petits aujourd'hui.

CANEZOU. — Et votre miroir antique ?

GUIGNOL. — Je l'ai vendu cet été... pour boire à la glace.

CANEZOU. — Vous aviez une garde-robe ?

GUIGNOL. — Il était un peu cassé. Je l'ai donné à un ébénistre de la rue Raisin pour l'arranger ; on a tout démoli dans cette rue et mon garde-robe avec (1).

CANEZOU. — Ta, ta, ta... Et votre table en noyer a-t-elle été démolie aussi ?

GUIGNOL. — Non ; mais un jour, on a mis la marmite dessus... La marmite fuyait, ça a fait un trou, et la table s'est toute éclapée.

CANEZOU. — Vous me faites des contes à dormir debout.

GUIGNOL. — Vous avez bien raison... Allons nous coucher !

Le costume primitif de Guignol se composait d'une souquenille en serge et d'un bonnet de coton. Bien vite la marionnette revêtit le paletot marron et son chef s'orna de cette invraisemblable coiffure qu'on a comparée au petit chapeau de Napoléon. Sur la nuque, ou « co-

(1) Dans le parler canut, garde-robe est masculin. M. Vachet a même trouvé ce mot avec son genre masculin dans ce curieux compte-rendu d'un cambriolage que rapporte le *Nouvelliste* du 16 mai 1903 : « Tous ces objets volés étaient placés dans un garde-robe qui a été fracturé avec une pelle à charbon ! »

tivet », pend une natte rigide, parodie du catogan, que Guignol nomme « son *sarsifi* » et qui relève à son extrémité.

Voici le portrait très fidèle que nous donne de Guignol le Dr Gros (1). Il a un costume directoire ;

« Les bords du chapeau de Cadet Roussel collé aux tempes, la cadenette relevée comme la queue d'un roquet la face imberbe et arrondie, plutôt empâtée aux mandibules, avec un nez très court, dont le dos s'efface au niveau des joues. Les pommettes saillantes, les yeux grands ouverts, très cernés de cils noirs, les sourcils arqués et relevés, donnant l'expression de l'étonnement, de la candeur, doux apanages de la jeunesse ; les commissures de la bouche relevées et pointées, exprimant la jovialité et l'insouciance. »

Et le Dr Gros a raison d'ajouter : « Notre Guignol n'est-il pas le plus français des Lyonnais, et le plus Lyonnais des Français ? Ne représente-t-il pas ainsi la grande et la petite patrie ? Dès lors, comment ne l'aimerions-nous pas ? »

(1) Dr Gros : *Pourquoi aimons-nous Guignol ?* La Chanson, janvier 1909.

CHAPITRE IV

Les Caractères (*suite*).
Madelon, Gnafron, etc.

CHAPITRE IV

Les Caractères (*suite*).
Madelon, Gnafron, etc.

Madelon, elle, porte la camisole blanche, ou *pet en l'air*, et un bonnet aux larges canons. Elle est la digne épouse du canut besogneux. La vie et ses misères lui ont aigri le caractère. Loin de prendre l'existence par ses bons côtés comme le fait son mari, cette petite-fille de Martine nous apparaît ménagère hérissée et grondeuse. Elle *raffoule* toujours et Guignol ne parvient à la faire taire qu'à coups de « racine d'Amérique ». Dans le *Déménagement*, dout nous avons cité un fragment, elle aborde ainsi son mari : « Te v'la encore à flâner au lieur d'être sur ton métier, pillandre (1). » Mais Guignol, habitué à sa moderne Xanthippe, se contente dans ses bons jours, — les jours où il laisse dormir le manche à balai, — de lui répondre : « Madelon, va bassiner le lit et tu laisseras la bassinoire dedans. » Au reste, on s'arrange toujours à la fin ; après s'être *agonisés* de sottises, les deux époux font la paix et se *coquent*.

Malgré qu'en dise le Dr Gros qui veut que Madelon

(1) *Pillandre*, vieille guenille d'où est venu le verbe *dépillandrer*, être mal vêtu.

soit peinte sous de riantes couleurs et dotée d'un caractère aimable, la tradition a fait d'elle le type de la mégère et de la femme acariâtre. Pourtant elle vaut souvent mieux que sa réputation. Dans le fond elle demeure attachée à son mari, économe, proprette avec son tablier à carreaux bleu et blanc.

Ajoutons qu'elle n'est jamais représentée en mère de famille, comme la mère Gigogne du théâtre Polichinelle. Le petit enfant est banni de notre répertoire, ainsi que la belle-mère « nœud vital de nos théâtreux modernes ».

*
* *

Si Guignol est constamment gai et Madelon inexorablement méchante, en revanche, Gnafron est toujours ivre. Celui-ci est le mauvais génie de Guignol, c'est lui qui l'entraîne au cabaret et qui le pousse à rosser Madelon. Tantôt cousin, tantôt ami de Guignol, Gnafron n'a jamais changé de métier, il est *regrolleur* ou *gnafre* (1), d'où son nom. Demandez-lui sa profession, il vous

(1) Il y a quelques années, nous entendions chanter à Paris ce couplet :

Je suis fils d'un gnaf, gnaf,
Qui fait des ribouis.
En fait d'orthograph', graph',
Je sais peau d'zébi, etc.

On voit qu'à Lyon on dit *gnafre* et non *gnafe*. A la place de *ribouis*, qui est de l'argot parisien, nous aurions mis *grolles* ou grollons. Exemple, « Ces grollons sont de vrais barcots, avec ça je serai jamais dans mes petits souliers. »

Pétrus Borel, le lycanthrope, le fameux lyonnais romantique a donné du mot *gnafre* une étymologie aussi fantaisiste que curieuse. Voir à ce sujet le petit livre de Jules Claretie sur *Pétrus Borel*.

PIERRE ROUSSET

TENANT DE LA MAIN GAUCHE GUIGNOL, ET DE LA MAIN DROITE GNAFRON.

répondra : « Les gens qui ont reçu de l'éducance nous appellent savetiers ; ceux qui n'en ont pas reçu nous appellent gnafres. » Plus poétiquement, il s'intitule aux grands jours « bijoutier sur le genou ». Ce patron des cordonniers en vieux est toujours représenté avec un immense chapeau haut de forme, genre tromblon 1830, en poil de lapin, brossé à l'envers, et un tablier de cuir dont il découpe parfois un morceau lorsqu'il n'a rien à se mettre sous la dent. « J'ai là-haut un vieux tablier de cuir bien gras, qui ne sert plus, tu le couperas en petits morceaux... A la poêle, avec un oignon, deux sous de graisse blanche et bien de vinaigre, ça sera à se licher les doigts. » M. Etienne Charles, dans la *Liberté* (1), remarque très justement que « la laryngite chronique que leur vaut le brouillard donne souvent aux Lyonnais une voix cassée et sans timbre ; celle de Gnafron offre, naturellement, cette caractéristique, mais singulièrement aggravée par un éraillement terrible, résultat d'un abus excessif du vin, que familièrement il nomme *vinasse*. » Beau parleur, Gnafron est un excellent orateur de réunion publique, et l'on excuse « ses cuirs », connaissant sa profession. C'est, enfin, un parfait Lyonnais, car il aime sa ville et sait la vanter aux étrangers. Dans les *Frères Coq*, il dit à Victor qui revient de la Martinique : « Si vous avez besoin de quéqu'un pour vous conduire par la ville... Je vous ferai voir l'abattoir, le coq de Saint-Jean, la fontaine des Trois-Cornets ; n'y en a plus qu'un, mais c'est égal..., la grille de la rue de Gadagne..., le dôme de l'hôpital, avec son lézard. »

(1) *La Liberté* du 23 octobre 1908.

Le type de « regrolleur » a toujours été très populaire à Lyon, à cause du nombre considérable de « bijoutiers sur le genou » qui y trouvent asile. D'après M. Echernier, cité par le Dr Gros, c'est d'Auvergne que nous sont venus les carreleurs de souliers, comme les ramoneurs de Savoie, et les marchands de friture et les vitriers d'Italie.

Jusqu'au mois d'avril 1603 les « regrolleurs », « gnafre » ou « péjus » encombrèrent la rue Grenette, le pont du Change, ou criaient à travers les rues... *Carrl... z d'chouvi*, ce qui en auvergnat signifie carreleur de souliers. Après cette date « les défenses à eux faites d'étaler sur le pont de Saône et par les rues » les obligèrent à trouver un autre emplacement (1). Ils demandèrent à s'établir Place des Cordeliers. Ordre leur fut donné, en effet, de s'y retirer, « avec défense d'étaler et vendre ailleurs ». Ils installèrent alors autour de l'église Saint-Bonaventure leurs pittoresques échoppes. Ces échoppes aujourd'hui n'existent plus, et pour trouver le vrai « gnafre » il faut aller se promener le long de la montée de la Grand' Côte.

Gnafron doit donc garder un levain de parler auvergnat. C'est, dit le Dr Gros, un Français, digne fils de Rabelais.

« Son amour du vin ne va jamais jusqu'à l'ivresse. Il supporte bien le jus de bois tordu. Il n'a pas le temps de soigner sa peau, puisqu'il est absorbé par celle de ses grolles. Il a les dents *laquées* par le jus de tabac. Il ne consentira jamais à mettre dans son entonnoir des dents d'hippopotame, ces buveurs d'eau sale. Il a l'âme vineuse, et le corps

(1) Cf. Emmanuel VINGTRINIER, *op. cit.*

aussi, sa trogne rouge (tout beaujolais) eut tenté le pinceau de Velasquez, qui a cru le rencontrer sur le trône pontifical en peignant Innocent X. S'il a peu de goût pour les boissons vertueuses (joli mot de M. l'Académicien de Ségur), il n'a rien de l'alcoolique contemporain, ce Coupeau hideux et blême que guette le *delirum tremens* et qui boit seul... L'insulte est rarement sur ses lèvres, constrate avec le titi parisien. »

Comme nous le disions au chapitre I, ce personnage a été très popularisé par Laurent Josserand, petit-fils de Mourguet, qui jouait le rôle, rue Ecorche-Bœuf. Mais, c'est croit-on à Chapelle, syndic des modères ou débardeurs, qu'on doit la création de Gnafron. Le Dr Gros écrit : « Au début, ce n'était qu'un répugnant ivrogue, qui ne proférait que quelques interlocutions, sa bouteille était fixée à sa main. Grâce à Vuillerme, Gnafron devint le personnage d'importance que nous connaissons. »

***

En plus de Guignol, Madelon et Gnafron, nous trouvons dans notre théâtre quelques personnages épisodiques qui ne sont là que pour corser l'action.

C'est d'abord M. le Bailli, souvenir d'un autre âge, avec ses fortes lunettes et ses favoris blonds. Il offre un thème amusant de lazzis décochés à Dame Justice, et ressemble par bien des côtés à Brin d'Oison.

Canezou incarne le terrible propriétaire, avec son bonnet grec et sa robe de chambre. C'est un peu le Cassandre des Italiens. Le propriétaire joue un grand rôle dans la vie de Guignol.

La jeune fille est représentée par Dodon. Il y aurait fort à écrire sur cette apprentisse, car naturellement Dodon est canuse.

On a souvent parlé du caractère idyllique et sensuel du Lyonnais. Rien de plus exact, aussi les expressions de tendresse sont-elles infinies et délicieuses chez nous. Clair Tisseur leur consacre tout un chapitre dans ses *Vieilleries lyonnaises* et déclare qu'il n'est pas de pays au monde où les femmes puissent s'entendre dire d'aussi jolies choses qu'entre Saint-Irénée et Saint-Pothin.

Ces expressions nous les retrouvons dans le théâtre de Guignol. Les plus fréquentes sont « ma coque », ma braise », « mon petit chou », « mon petit belin », « ma rate » « mon petit boson ». De même que l'école de la Pléiade faisait un usage immodéré des diminutifs, de même nos termes de tendresse sont toujours mon petit, ma petite quelque chose.

« Ma coque », c'est « ma poule ». Quoi de plus naturel, dit Tisseur, qu'une coque soit la femelle du coq ? « Ma braise » ne signifie pas, comme dans l'argot parisien, « mon argent ». Braise est employée au sens de miette, pris pour extrême diminutif. Quand nous disons « mon petit chou », nous ne faisons aucune allusion à un légume ou à une pâtisserie. Il s'agit d'un substantif verbal de notre verbe lyonnais *chouer*, caresser, flatter. « Mon petit belin » c'est « mon petit agneau ». « Ma rate » est « ma souris ». « Mon petit boson », révérence parler, est le diminutif de bouse.

Le canut amoureux se sert de ces mots avec une charmante délicatesse, lorsqu'il parle à sa Dodon. Il est à remarquer, en effet, que le canut ne fréquente pas les

bonnes d'enfants, mais seulement les *apprentisses* ou *compagnonnes*, car il ne désire épouser qu'une femme capable de le seconder dans son métier. Dans l'atelier canut la femme n'est jamais séparée de son mari, la la fille de son père.

C'est avouer que la vie de Dodon est moins bruyante que celle d'une midinette, mais plus saine. Toute son ambition est de passer du rôle d'*apprentisse* à celui de maîtresse (1). La Dodon s'appelle aussi Louison ou Fanchon. Voici en quels termes le jeune canut lui fait la cour. Cette chanson du canut amoureux se chantait à l'époque sur l'air de *Marianne*.

« Fanchon, du haut de ta banquette,
» Escoute la voix de l'amour,
» Car tout en passant ma navette,
» Je pensons à toi chaque jour.
» Oui, je t'aimons,
» Je te l'disons,
» J'souhaiton ben que t'en fasses de même ;
» Ah ! quand on s'aime
« C'est si cannant,
» L'on va toujours se lantibardanant.
» Fanchon, pour toi mon cœur soupire...
» Va, ne prends pas ça pour un'crac,
» En ce moment il fait tic-tac.
» Et je viens te le dire.

(1) La compagnonne est une ouvrière qui ne possède pas son métier, mais qui travaille sur le métier du maître, en lui abandonnant la moitié de la façon. Avoir son métier pour maître, c'est, à la différence du compagnon, posséder en propre le métier sur lequel on travaille.

» Quand j'aperçois ma Fanchonnette,
» Je m'escan'sur la port'd'allé ;
» J'quitte mon bonnet, j'prends ma casquette,
» Pour avoir l'air mieux endrôlé !
» Et quand le soir
» Un sommeil noir
» S'en vient fermer l'agnolet d'ma paupière,
» Quand, pour jouir d'un doux repos,
» Tout doucement j'm'étends sur le dos,
» Moi, qui couche sur la suspente,
» Ah ! je voudrais, pendant la nuit,
» Pour dégringoler sur ton lit,
» Voir tomber la charpente... »

CHAPITRE V

Système dramatique. — Les traditions. Le langage.

CHAPITRE V

Système dramatique. — Les traditions. Le langage.

Les premières pièces du Guignol lyonnais ne furent jamais écrites dans leur totalité avant d'être jouées ; et, il faut bien l'avouer, nous ne possédons pas, nous ne pouvions pas posséder les comédies de Mourguet dans leur intégrité. Les descendants immédiats du célèbre directeur de théâtre, suivant l'usage de la *comedia dell' arte*, usaient d'un simple canevas sur lequel ils brodaient les fantaisies de leur verve comique. On ne peut donc demander au théâtre de Guignol de suivre les règles d'Aristote. L'unité de temps et de lieu y sont aussi inconnues que dans Shakespeare. Bien avant le romantisme, Guignol ramène l'art dramatique à la vérité de nature ; toutefois, le réalisme de l'action ou de l'intrigue s'allie fort bien à l'invraisemblance du dénouement. Lorsqu'ils ont fait rire à souhait leur public, nos dramaturges pressent leur conclusion, et la pièce se termine comme elle peut. Parfois, la pièce n'a point de dénouement.

Il en est d'ailleurs de même pour beaucoup de pièces de Molière. L'auteur de l'*Avare* voulant peindre un caractère type, accumule autour de son personnage les situations les plus propres à le mettre en relief. Peu importe

la façon dont elles s'enchaînent ou se dénouent. La peinture du caractère l'intéresse plus que l'action.

Ainsi chez Guignol. Sitôt que celui-ci est sorti tant bien que mal des difficultés de la situation, ses amis arrivent : on se dit des « gandoises », on se houspille, puis on chante, on danse et l'on va boire ensemble.

Mais, le plus souvent. les auteurs font appel au fameux *Deux ex machina*. Les nœuds de l'action les plus embrouillés sont dénoués, comme dans les vieux mélodrames, par le procédé commode des reconnaissances. Le baton intervient aussi qui disperse rapidement les héros de la pièce, mais ce truc grossier est beaucoup plus rare qu'on ne le croit dans notre répertoire. C'est dans le Guigol parisien qu'on trouve surtout cette façon expéditive de mettre chacun d'accord. Ne craignons pas de le répéter le bâton de Guignol ou « racine d'Amérique » joue un rôle fort discret dans nos pièces.

En revanche, la façon mélodramatique de conclure par des reconnaissances imprévues est plus à la mode. Témoin la fin du *Déménagement* où on découvre soudain en Guignol le « *gone qui à Givors*, a tiré du canal trois hommes qui se noyaient ». Ces trois hommes sont précisément Canezou, le propriétaire qui veut conduire Guignol en prison ; le bailli et le brigadier, qui sont venus l'arrêter. Tout s'arrange : chacun embrasse son sauveur, et Canezou lui fait don de la maison, d'où il chassait le pauvre canut quelques instants auparavant. Au surplus voici la scène qui vaut les honneurs d'une citation.

Canezou. — Nous le tenons enfin.

Le Bailli. — Il ne sera pas dit qu'on se sera impunément joué de nous. Conduisez-le en prison !

GUIGNOL. — En prison ! Un m'ment ! un m'ment ! On ne mène pas en prison un gone comme moi qu'à Givors a tiré du canal trois hommes qui se noyaient.

CANEZOU. — A Givors ?

GUIGNOL. — Oui... y a douze ans... Y avait un papa à perruque qui vendait de la mort aux rats.

CANEZOU. — Arrêtez ! Ce jour-là possédé de la passion de la pêche à la ligne, ce négociant avait jeté dans les flots du canal une ligne garnie d'un asticot dont les effets étaient irrésistibles... Tout à coup le goujon biche... le pêcheur donne un coup sec... Mais à ce moment un limaçon perfide et jaloux dirigeait ses pas dans ces lieux... le pied du pêcheur glisse... il tombe dans le canal.

GUIGNOL. — Vous le connaissez ?

CANEZOU. — Le limaçon ?

GUIGNOL. — Non ; le pêcheur ?

CANEZOU. — C'était moi.

GUIGNOL. — C'était vous ! Ah !

CANEZOU. — Et mon sauveur ?

GUIGNOL. — C'était moi.

CANEZOU. — C'était vous ! ah dans mes bras, mon sauveur ! dans mes bras ! (*ils s'embrassent.*)

LE BAILLI. — Arrêtez !... A ce moment, un homme, tourmenté par des malheurs domestiques, se promenait le long du canal en donnant un libre cours à ses mélancoliques pensées... La journée était orageuse... un vent glacial fouettait les feuilles des arbres et soulevait les ondes... Cet homme portait un parapluie feuille morte... Un coup de vent l'enlève et le fait tourbillonner dans les airs... Désolé de perdre ce compagnon de ses rêveries, cet homme s'élance et tombe dans le canal sur un pêcheur à la ligne qui s'était précipité à la recherche de sa proie.

GUIGNOL. — Vous connaissez cet homme ?

LE BAILLI. — C'était moi.

GUIGNOL. — C'était vous ! ah !

CANEZOU. — Et le pêcheur, c'était moi !

LE BAILLI. — C'était vous ! et mon sauveur ?

GUIGNOL. — C'était moi.

LE BAILLI. — C'était vous ! Ah ! dans mes bras, mon sauveur !

CANEZOU. — Dans nos bras, notre sauveur ! (*Ils s'embrassent.*)

LE BRIGADIER. — Arrêtez !... Ce jour-là, un jeune habitant de Rive-de-Gier, trouvant que le maître d'école de l'endroit avait quelque chose de monotone et de fastidieux dans son enseignement, l'avait planté là pour aller goûter les délices du bain dans le canal...

TOUS. — Ah !

LE BRIGADIER. — Il se livrait à une coupe gracieuse, lorsqu'il sent un instrument contondant lui dégringoler sur la nuque du cou... C'était un parapluie feuille morte.

TOUS. — Ah !

LE BRIGADIER. — Il s'apprêtait à le saisir... lorsqu'il reçoit sur le dos un particulier qui s'élançait à la poursuite de ce riflard...

TOUS. — Ah !

LE BRIGADIER. — C'en était trop,.. il succombe... et bientôt le canal aurait tout dévoré, si...

GUIGNOL. — Ce jeune habitant de Rive-de-Gier, vous le connaissez ?

LE BRIGADIER. — C'était moi.

GUIGNOL. — C'était vous ! ah !

LE BAILLI. — Et le parapluie, c'était moi.

LE BRIGADIER. — C'était vous ! ...Et mon sauveur ?

GUIGNOL. — C'était moi.

LE BRIGADIER. — C'était vous ! ah ! dans mes bras, mon sauveur !

LE BAILLI ET CANEZOU. — Dans nos bras ! notre sauveur ! (*Ils s'embrassent.*)

LE GENDARME. — Arrêtez ! ...Moi je ne suis pas tombé dans le canal, mais je voudrais en avoir goûté l'onde amère, Mossieu Guignol, pour avoir le droit de vous serrer dans mes bras. (*Ils s'embrassent tous.*)

LE BAILLI. — Voilà bien des reconnaissances !

CANEZOU. — La mienne ne finira jamais... Guignol, je vous fais remise de mes neuf termes... Et ce n'est pas tout : ma maison est désormais la vôtre, je vous la donne !...

Les pièces de Guignol perdent toute saveur à la lecture. Il faut les voir jouer, car la marionnette loin d'être un automate, ainsi qu'on le croit, est, dit fort justement le Dr Gros, le contraire d'une poupée « c'est la prolongation du moi ». Pendant le jeu de la scène, dans la lumière, le spectateur oublie la tête immobile, les chiffons qui vêtent le buratino ; on voit remuer les yeux, s'agiter les lèvres, éclater le sourire, frémir les traits du visage.

La marionnette est tout expression, chaque sentiment est poussé en intensité et chaque situation mise en relief par l'exagération des gestes, (épaules qui disparaissent, bras qui s'élèvent et se collent sur la tête).

Le Dr Gros qui analyse avec finesse cette expression d'intensité que nous communique le buratino, prononce le mot d'*hypnose*. Il a parfaitement raison, et je m'étonne qu'on n'ait pas davantage insisté sur ce phénomène très

particulier qui fait qu'une représentation de Guignol produit sur les spectateurs des émotions aussi fortes. De la marionnette animée se dégage une sorte d'irradiation psychique, un pouvoir de suggestion énorme.

Dans ses *Données immédiates de la conscience*, M. Bergson déclare « que l'objet de l'art est d'endormir les puissances actives ou plutôt résistantes de notre personnalité, et de nous amener ainsi à un état de docilité parfaite où nous réalisons l'idée qu'on nous suggère, où nous sympathisons avec le sentiment exprimé. Dans les procédés d'art on retrouvera sous une forme atténuée, raffinée et en quelque sorte spiritualisée, les procédés par lesquels on obtient ordinairement l'état d'hypnose (1). »

Rien de plus juste lorsqu'il s'agit du théâtre de Guignol et c'est en cela que réside la grande supériorité de nos marionnettes sur des acteurs en chair et en os (2).

Peu scrupuleux sur les « sources » et les « droits d'auteur », nos dramaturges ont pris leur bien un peu partout, puisant, sans regarder, dans le répertoire plus ancien de

(1) Henri BERGSON : *Essai sur les Données immédiates de la conscience* p. 11. Alcan, Paris, 1901.

(2) Cf. Anatole FRANCE : « J'ai vu certain soir, sur un grand théâtre, une dame de beaucoup de talent et tout à fait respectable qui, habillée en reine et récitant des vers, voulait se faire passer pour la sœur d'Hélène et des célestes Géméaux. Mais elle a le nez camard, et j'ai connu tout de suite à ce signe qu'elle n'était pas la fille de Léda. C'est pourquoi elle avait beau dire et beau faire, je ne la croyais pas. Tout mon plaisir était gâté. Avec les marionnettes on n'a jamais à craindre un semblable malaise. Elles sont faites à l'image des filles du rêve. » *La Vie littéraire*, t. III.

la foire, empruntant à quelque ouvrage déjà connu l'idée principale de leur œuvre. Au commencement du dix-neuvième siècle, dit M. Onofrio, on jouait, en Allemagne avec un succès de vogue, un drame romanesque de Geiffelbrecht, qui portait le titre bizarre de *la Princesse à la hure de porc*. Or, il y a, au répertoire lyonnais, une féerie intitulée ; la *Tête de cochon ou la Fée aux Fleurs*, dont le canevas est très probablement le même. A certaines indications, on reconnaît aussi, dans plusieurs autres pièces, une origine étrangère. *Les Couverts volés* sont inspirés par *la Pie voleuse ; le Marchand de veaux*, par *la Farce de l'avocat Pathelin*. La donnée principale du *Pot de confitures* est la même que celle d'une pièce bien connue de Dorvigny, *le Désespoir de Jocrisse ;* les *Frères Coq*, le chef-d'œuvre du théâtre lyonnais, ont beaucoup d'analogie avec l'*Habitant de la Guadeloupe*, de Mercier (1).

*
* *

Mais ces emprunts ou imitations sont en somme superficiels et ne portent que sur la trame générale de la pièce.

(1) Dans la pièce *le Testament*, nous retrouvons une scène du *Légataire* de Regnard (acte IV, scène 6, item, je laisse et lègue à Crispin, etc.). Dans la *Farce du franc archet de Buignolet*, attribuée sans motifs suffisants à Villon, nous lisons ces deux vers :

Je ne craignoye que les dangiers.
Moy, je n'avoye paour d'aultre chose.

Qu'il est aisé de rapprocher du dialogue suivant :

VICTOR. — Poltron ! de quoi as-tu peur ?

GUIGNOL. — Moi, borgeois ! j'ai peur que du danger. Je crains rien autre chose.

Tout l'esprit que les scènes renferment, tout le sens de l'action sont de fabrique lyonnaise et respirent le parfum du terroir. Les créateurs qui étaient de la région et qui s'adressaient à un public assez casanier, fort attaché aux traditions locales, ont justement intéressé leurs spectateurs en leur offrant un théâtre où chaque canut se retrouve, où les allusions aux usages familiers de la vie lyonnaise sont constantes. Un étranger, ignorant les histoires légendaires qui courent dans notre ville, nos coutumes héritées, nos habitudes bien définies, ne pourrait rien comprendre aux plaisanteries de Guignol qui ne sont souvent qu'une série d'allusions à notre histoire provinciale. Que signifie, par exemple, cette phrase de Guignol dans le *Déménagement :* « Il m'a flanqué à la cave... J'ai passé la nuit avec Gaspard », si l'on ignore que les salles basses, dites les *caves*, de l'hôtel de ville de Lyon ont longtemps servi de prison municipale ! Et Gaspard ? C'était un des nombreux rats qui s'engraissaient des reliefs des prisonniers. Apprivoisé, il venait manger dans la main. Les habitués l'avaient surnommé Gaspard. Ce nom, transmis à la postérité, est devenu synonyme de prison.

Vous seriez probablement étonné de cette phrase : « Mon chien a été mordu, je l'ai fait mettre en observation à l'Académie. » Chez nous, l'Académie, c'est l'école vétérinaire. Guignol fait un extrême usage du mot « Vénissieux » ; à chaque phrase où ce mots et rouve vous voyez les spectateurs manifester la plus folle gaieté. Or sachez que la commune de Vénissieux, près Lyon, possède une industrie qui s'exerce la nuit, dans les rues de notre ville, au moyen de voitures d'une forme spéciale.

INTÉRIEUR D'UN THÉATRE DE GUIGNOL.

C'est là pour Guignol un texte toujours nouveau de plaisanteries de *haulte graisse*. L'expression « le promener sur l'âne » est bien digne de tenter les érudits. Rien de plus curieux, en effet, que cet usage de promener sur un âne les maris qui se laissent battre par leurs femmes. Cette coutume lyonnaise est attestée par de nombreux témoignages (1).

Notre théâtre de marionnettes a même conservé certains restes des mystères du moyen âge (2). A l'époque de Noël, on représentait, en effet, dans de petits établissements appelés *crèches*, des scènes de la Nativité. Ces spectacles pour enfants sont bien d'origine lyonnaise, et deux types légendaires et invariables de Lyonnais y figuraient : le père et la mère Coquart.

« Les noms seuls ne sont-ils pas assez du crû ? écrit Clair Tisseur. Ils portaient le costume du dix-huitième siècle, et je vois encore l'habit marron à boutons d'or du

(1) Il existe deux récits solennels de ces *chevauchées* ; l'un de 1566, l'autre de 1578. La dernière édition qui en ait été donné est le *Recueil des chevauchées de l'asne faites* en 1566 et 1578, *augmenté d'une complainte du temps, par les maris battus par leurs femmes*, Lyon. Scheuring, 1862.

(2) Ajoutons que le théâtre de Guignol ne s'occupe pas de religion. Il est plus religieux pourtant dans son silence que beaucoup de mystères du Moyen-Age si je m'en tiens à cet échantillon d'un mystère représenté à Lyon en 1527. Il s'agit d'un dialogue entre un Ange et Dieu le Père.

A. — Père éternel vous avez tort
Et devriez avoir vergogne
Votre bien-aimé fils est mort
Et vous dormez comme un ivrogne.
D. — Il est mort !
A. — Foi d'homme de bien !
D. — Diable emporte ! qui n'en savais rien.

père Coquart, ses culottes courtes, ses bas chinés, ses jarretières à boucles, son tricorne et son salsifis par derrière ; la coiffe à barbes, bien blanche, et la robe de toile peinte, à grands ramages, de la mère Coquard. Ils arrivaient en retard, tout essoufflés, au milieu de l'adoration... Le père Coquart portait sa célèbre lanterne, souvenir du temps où les rues de Lyon n'étaient pas éclairées et où personne ne sortait sans falot. Le mari et la femme, comme bien s'accorde, se disputaient tout le temps qu'ils étaient en scène, mais naturellement aussi la femme était la plus grondeuse. C'était le père Coquart qui n'éclairait pas la mère Coquart ; c'était le père Coquart qui allait trop vite ; c'était le père Coquart qui allait trop doucement. Enfin ils débitaient à l'enfant divin un joli petit compliment et, s'en retournant, recommençaient à se disputer. »

Deux autres Lyonnais étaient encore représentés à la crèche : le petit savetier et le gentil gagne-petit qui chantaient sur un vieux rythme lyonnais une chanson naïve et morale.

*
* *

Un amateur distingué des choses du Guignol lyonnais me disait récemment : « Avouez que Lyon n'est qu'un faubourg de la Croix Rousse ». Cette boutade renferme une précieuse vérité lorsqu'il s'agit d'étudier notre langage. Il n'entre pas ici d'entreprendre une étude philologique complète, mais seulement de noter quelques caractéristiques du parler de Guignol.

Guignol parle naturellement l'argot canut. Ce dernier s'est développé au XVIIIe siècle et renferme quantité de mots de source patoise, ou mieux empruntés au dialecte lyonnais.

On divise d'ordinaire le territoire de la France en langue d'oïl et en langue d'oc. Lyon n'est ni d'oc ni d'oïl. Il appartient, dit Tisseur, à un groupe mitoyen qu'on a nommé franco-provençal et qui comprend le Lyonnais, le Dauphiné (sauf l'extrémité méridionale), la Bresse, la Savoie, le Bugey, quelques cantons de la Suisse, et même deux vallées du Piémont.

Le Lyonnais proprement dit, c'est-à-dire les habitants qui ont transformé les mots latins d'une certaine façon, est contenu dans un polygone fort irrégulier qui comprend Craponne, Yzeron, Mornant et Rive-de-Gier.

C est dans ce polygone géographique, dont la plus grande longueur est de 22 kilomètres et la plus grande largeur de 11 kilomètres, que se marquent les caractères phonétiques du patois lyonnais, en même temps que sa physionomie morale, une certaine accentuation narquoise intraduisible, une prononciation traînante et comique, quelque chose d'absolument « genuine » (1).

Le trait caractéristique de ce dialecte réside en ceci que *a* tonique libre y est devenu *ô*, un *ô* si long, si emphatique, que la plupart des patoisants le transcrivent par *au*. Le parler canut a conservé cette prononciation.

Des trois classes de la société : les nobles, les financiers et les canuts, Mourguet et ses descendants n'ont peint que la dernière. Leur théâtre demeure essentiellement populaire, aussi voyons-nous les personnages parler le langage de la Croix-Rousse ou du Gourguillon. Ce langage emprunte une grande quantité de mots à l'industrie locale. De même que le troupier et le matelot se font

(1) Clair TISSEUR : *Introduction au Dictionnaire étymologique du patois lyonnais.*

un vocabulaire à l'image de leurs occupations ordinaires, de même le canut emploie un langage formé de termes du métier, qui, se généralisant par l'image, entrent peu à peu dans la langue locale. Pour comprendre ces expressions imagées, ces métaphores représentatives, il est besoin d'une connaissance au moins rudimentaire de l'industrie de la soie. Voilà encore une des raisons pour laquelle le théâtre de Guignol ne peut être un produit d'exportation. Ainsi *agnolet*, — petit œil en verre de la navette, où passe le fil, — signifie œil au figuré ; *décapiller*, — dégager les fils capillés, — d'où bien parler ; *panaire*, — peau qui couvre la façure pour ne pas la ternir en travaillant, — par extension paletot, redingote; *se détrancanner*, se tourmenter, par allusion à la fonction du *trancannoir*, etc...

A côté de ces mots dus au métier de canut, l'homme du peuple en invente d'autres non moins expressifs. Il les aime pour leur harmonie imitative et leur naturalisme. Il dira *patet* ou *panosse*, pour lent ou mou. Lorsqu'on sait qu'à Lyon le mot *bardane* signifie punaise, on comprend tout de suite que le verbe *lentibardaner* veut dire se promener avec nonchalance. Le canut n'ira pas se baigner, mais *tirer* des *agotiaux ;* lorsqu'il s'assied, il se met à *graboton ;* agite-t-il une sonnette, il la *sigrole ;* une gifle est une *mornifle*, un crapaud s'appelle *possevache*, et si vous demandez des *doigts-de-morts* on vous offrira des scorsonères.

Puis le canut démartèle la langue. Il fait des apocopes, des aphérèses, des synérèses sans le savoir. Il estropie les mots ; il dit *tocsiquer* pour intoxiquer, *suspente* pour soupente, *mimeroter* pour numéroter, *quiaux* pour tuyaux

Comme l'écrit M. Mithouard (1), parlant des transformations que le peuple fait subir à la langue : « il ne lui déplaît pas que les mots prennent un sens cocasse, pourvu qu'ils se réduisent à quelque chose de certain, et ce qui met le comble à sa satisfaction, c'est si l'expression de ces réalités qu'il ramasse joyeusement n'importe où se résume dans un vocale sonore ». A Paris, de la rue Gilles-Lequeux on a fait la rue Git-le-Cœur, de la rue des Jeux-Neufs la rue des Jeûneurs. De même à Lyon nous n'avons pas de penchant pour l'abstrait. La rue Tramassac est devenue la rue *Trois-Massacres;* le nitrate d'argent c'est *de la mitraille d'argent;* par huile de ricin, entendez de *l'huile d'Henri V*. Ces corruptions de termes inconnus du peuple, par rapprochement de son avec des mots connus, sont constantes dans le théâtre de Guignol.

Enfin, le peuple lyonnais est essentiellement conservateur du langage. Bien loin que le lyonnais soit du français corrompu, c'est souvent l'invasion du français qui est venu corrompre le lyonnais. C'est sous cette influence que le lyonnais Gorgollon est devenu le français *Gourgillon*. Quand le lyonnais dit *brignon* au lieu de *brugnon*, il a raison ; *brignon* est le mot régulier au XVIe siècle. Quand il dit *airer* pour *aérer*, le Lyonnais est dans son droit, car *aérer* est un barbarisme forgé sur *aer* au XVIe siècle. Quand il dit *Carmes-déchaux* au lieu de *Carmes-déchaussés*, il emploie le mot propre. Nous avons également raison d'écrire *bulier* pour *balayer*, *chevecier* pour *chevet*, etc.

Le dictionnaire du Gourguillon a en plus cette supériorité sur celui de l'Académie française qu'il est achevé, alors que le second ne sera jamais ni terminé ni fixé.

(1) A. MITHOUARD, *Les Pas sur la terre*, Stock, Paris 1908.

CONCLUSION

CONCLUSION

Un Lyonnais faisait, dit-on, chaque matin cette prière, en commençant sa journée : « Seigneur, préservez-moi d'un bourgeois ruiné, d'un riche parvenu, de la conscience d'un financier, des quiproquos des apothicaires, des bons soins des procureurs et des notaires, de ceux qui entendent tous les jours deux messes, et de ceux qui multiplient les serments ! »

Cette boutade, ajoute M. Vingtrinier (1), traduit bien le vieil esprit du terroir, froidement narquois, avec le sentiment de l'ordre et de la mesure, la méfiance instinctive de l'exagération, même dans les pratiques religieuses et même dans les affections.

On a dit que les Lyonnais étaient un peuple de marchands et de mystiques. Rien n'est plus exact (2). La conciliation entre ces deux extrêmes réside dans un naturalisme de bon aloi et dans un réalisme sain qui se rapproche des scènes hollandaises et des peintures de Breughel.

Le théâtre de Guignol nous offre comme un puissant miroir où les traits essentiels de notre tempérament à la fois idéaliste et bourgeois se trouvent agrandis.

(1) E. VINGTRINIER, *op. cit.*

(2) Cf. mon étude parue, le 1er décembre 1906, dans la *Grande Revue* sur le *climat psychologique de Lyon*.

Parlant de l'industrie célèbre à Lyon nos pères disaient « l'art de la soie », entendant par là que l'ouvrier en soie est un artiste, comme en formaient au moyen âge les corporations des divers corps de métiers. Hélas ! le vieux métier à main tend à disparaître, et avec lui le plus précieux de nos honnêtes traditions. Ceux qui demeurent sont toujours conduits par de doux et bons canuts très attachés à leurs souvenirs. J'ai pu m'en rendre compte en composant ce livre, alors que je visitais quelques intérieurs de la Croix-Rousse, afin de recueillir la fleur de l'esprit lyonnais et me mettre dans le vrai climat psychologique.

Mais combien d'années encore durera cet état de choses ! On me permettra bien, en terminant, de pousser après M. Édouard Aynard et après tant d'autres, mon cri d'alarme.

Déjà Clair Tisseur écrivait en 1894, dans son *Littré de la Grand'Côte* : « Lecteur, regarde avec respect ce canut. Tu n'en verras bientôt plus. Lorsque j'étais borriau (apprenti, forme lyonnaise de bourreau, parce que le borriau, lorsqu'il remonde, saigne les fils comme le bourreau un chrétien), voilà 52 ans en çà, il y avait à Lyon 60.000 battants frappants la trame. En 1890, année prospère, qui a bénéficié du succès de l'Exposition, il n'y en avait plus, selon une enquête de la Chambre de Commerce, que 12.000. Et depuis lors la disproportion est bien plus grande. Si j'en croyais une statistique de l'Office du travail, à l'heure où j'écris (juin 1894) il n'y aurait d'occupés que 3.000 métiers à la main. »

J'ai hâte d'ajouter, et cette constatation aurait fait

plaisir à Ruskin, que les métiers à main ne sauraient disparaître entièrement, car alors l'industrie lyonnaise se priverait du meilleur de sa gloire. Seuls, en effet, les métiers à main peuvent accomplir certains travaux de luxe, et les métiers mécaniques sont incapables de rivaliser avec le mœlleux et le brillant de l'étoffe sortie du « bistanclaque ».

Quoi qu'il en soit le théâtre de Guignol demeure une mine inépuisable d'études philologiques, sociales et psychologiques. Il est le dernier rempart de la tradition, et lorsque celle-ci aura été tuée par l'esprit moderne, c'est notre « Thalie des champs de foire » qu'il faudra interroger pour connaître le fond du tempérament lyonnais.

Nous nous sommes efforcés de donner un aperçu des richesses encloses dans ces scènes, bouffonnes en apparence, mais où éclatent à chaque ligne de charmantes leçons de sagesse pratique. Traditions, mœurs provinciales, langage expressif et sûr, la cervelle de bois de nos marionnettes a emmagasiné tout cela avec les qualités de notre race.

Comme l'écrit avec raison Glaudius Canard, de l'Académie du Gourguillon : « Pourquoi n'élèverait-on pas une statue à Guignol ? Il a plus d'esprit que Voltaire, il a l'esprit de tout le monde, mieux encore, l'esprit de tous les Lyonnais (1) ».

(1) Il serait à souhaiter que la municipalité lyonnaise se décidât enfin à donner à une rue de Lyon le nom de Mourguet, le fondateur officiel du théâtre Guignol.

APPENDICE

Index Bibliographique

APPENDICE

Index Bibliographique

Encore que nous ayons, à dessein, au cours des pages précédentes, indiqué le plus grand nombre de références possibles, nous avons cru utile de dresser ici un index bibliographique des principales études concernant le Guignol lyonnais. Cet index a été établi avec soin ; sans pouvoir assurer qu'il soit complet, on croit que tel quel il pourra rendre service aux chercheurs et érudits.

Cette bibliographie est divisée en quatre parties. La première contient tous les ouvrages qui de près ou de loin ont touché au théâtre de Guignol (historique, mœurs, langage). La seconde a trait au répertoire proprement dit et à l'académie du Gourguillon si intimement mêlée au développement de nos marionnettes. Dans la troisième nous citons quelques-uns des journaux politiques lyonnais qui empruntèrent le nom ou le langage de Guignol pour disserter sur les événements sociaux. Cette presse très spéciale eut plus ou moins de succès. Quelques-uns de ces périodiques n'eurent qu'une vie éphémère, mais offrent aux amateurs de satires un apre et abondant aliment. Dans la quatrième partie sont mentionnés quelques-uns des meilleurs articles que suscita l'opportunité du centenaire de Guignol, ou mieux de Mourguet, célébré à Lyon le samedi 24 octobre 1908.

I. — Livres utiles à consulter sur le Guignol lyonnais ou sur les traditions s'y rapportant (mœurs du canut, langage, etc...).

CHARLES MAGNIN : *Histoire des Marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Michel Lévy frères, Paris 1862. in-16,

LEMERCIER DE NEUVILLE : *Histoire anecdotique des Marionnettes modernes*, avec une préface de JULES CLARETIE de l'Académie française. Calmann-Lévy. Paris 1892, in-16.

ERNEST MAINDRON : *Marionnettes et Guignols*. Ouvrage illustré de 8 planches en couleurs et de 148 planches ou figures en noir, d'après les documents originaux. Félix Juven, s. d. Paris, in-4.

LUDOVIC HALÉVY : *Guignol*. Lyon. Société des Amis des Livres, 1890, plaquette in-12.

ANDRÉ HALLAYS : *En Flânant*. Paris, Société d'édition artistique in-8.

GÉROME COQUART : *Deux Artistes. Laurent Josserand. — Henri Delisle*, brochure in-8 de 7 pages.

ANATOLE FRANCE : *La Vie littéraire*, t. II et t. III, articles sur les Marionnettes, Calmann-Lévy, Paris. in-16.

CLAIR TISSEUR (Nizier du Puitspelu) (1) : Presque tous ses ouvrages sont à consulter sur ce qu'il appelle *les Vieilleries lyonnaises*. Mentionnons les plus importants :

(1) Sur Clair Tisseur et ses ouvrages, je rappelle qu'on consultera avec fruit l'ouvrage de M. Edouard AYNARD : *Une Famille littéraire à Lyon. Les quatre Tisseurs*. Lyon, Storck, 1896, in-8. Ajoutons que M. Latreille, professeur au lycée de Lyon, prépare sur Clair Tisseur un ouvrage qui rendra justice au plus curieux de nos écrivains lyonnais. A consulter également sur Clair Tisseur une brève étude qu'Anatole FRANCE lui a consacré dans sa *Vie littéraire*.

Les Oisivetés du sieur du Puitspelu lyonnais. Georg, Lyon 1883, in-8.

Les Vieilleries lyonnaises, 2e édition, Bernoux et Cumin, Lyon 1891, grand in-8.

Coupons d'un atelier lyonnais, préface de C. Prost, Lyon, Storck, 1898 fort in-8.

Fragments en patois du Lyonnais, Lyon 1886 grand in-8.

Dictionnaire étymologique du patois lyonnais. Georg, Lyon 1887-1890, in-8

Le Littré de la Grand Côte, Lyon 1904, in-8.

E. et J. Vingtrinier : *Les Canuts.* Roman ayant pour sujet la fameuse insurrection populaire à Lyon. Dentu, Paris 1887, in-12.

Emmanuel Vingtrinier : *La Vie lyonnaise, autrefois, aujourd'hui.* Bernoux et Cumin, Lyon 1898, grand in-4.

Le Lyon de nos pères, illustré de 20 eaux fortes et 300 dessins à la plume et au crayon de J. Drevet. Bernoux et Cumin, Lyon 1901, in-4.

Léon Boitel : *Lyon vu de Fourvières*, Lyon 1833, in-8.

Auguste Bleton : *Lyon pittoresque.* Préface de M. Coste-Labaume. Illustré de 5 eaux fortes, 20 lithographies et 300 dessins à la plume de Joannès Drevet. Lyon, Bernoux et Cumin, 1896, in-4.

Monsieur Josse (1) : *A travers Lyon*, Lyon, Dizain et Richard 1889, grand in-8, illustré de 124 dessins de J. Drevet.

J.-B. Onofrio : *Essai d'un glossaire des patois du Lyonnais Forez et Beaujolais*, Lyon, Scheuring, 1864, in-8.

Ad. Vachet : *Glossaire des gones de Lyon, d'après M. Toulemonde*, Paul Phily, Lyon 1907, in-8.

(1) M. Coste Labaume.

Le Croquis lyonnais : *Lyon d'aujourd'hui, Lyon qui s'en va, Lyon d'autrefois*. Texte de ROD, P. BRINGER, F. DESVERNAY etc. 270 dessins par G. GIRRANE. Lyon 1890, in-4.

T. DE VISAN : *Le Climat psychologique de Lyon. Grande Revue*, 1er décembre 1906.

II. — Répertoire et Académie du Gourguillon (1).

J.-B. ONOFRIO : *Théâtre lyonnais de Guignol*. 2 vol. in-8. Lyon, N. Scheuring 1865-1870, vignettes. Il existe une autre édition en un seul volume du même théâtre édité chez Ve Monavon, Lyon 1889, in-8, culs de lampes.

J.-B. ONOFRIO : *Théâtre lyonnais de Guignol*, 1 vol. nouvelle édition illustrée. Lardanchet, Lyon, 1910.

GNAFRON fils (2) : *Théâtre, saynètes et récits*, par GNAFRON fils de la rue Ferrachat neveu de Guignol ; illustré de 17 dessins de l'auteur. Lyon, Bernoux et Cumin 1886, in-8.

A la fin de son *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*, CLAIR TISSEUR déclare que les premières pièces en argot canut sont deux placards : *Déclaration d'amour* et *Réponse*... « Les prétendues lettres, ajoute-t-il, sont datées de 1795, mais je n'hésite pas à les attribuer à ET. BLANC. »

JÉROME ROQUET, dit TAMPIA : *Les Canettes*, pouême étique, chansons, pouêsies divarses, pièces de prose tramé de vêr et autres par LOUIS-ETIENNE BLANC. Lyon Méra, 1865, in-8.

E. PHILIPON : *La Bernarda Buyandini*, tragi-comédie en

(1) M. Grataloup, le distingué professeur de science à la Faculté catholique de Lyon, a bien voulu mettre à ma disposition sa grande connaissance du répertoire de Guignol et sa très précieuse bibliothèque. A lui mes remerciements.

(2) P. Bonardel.

patois lyonnais du XVIIe siècle, in-8, avec préface et glossaire, 1885.

A. FRAISSE : *Le Songe de Guignol*. Salut public du 14 février 1865.

ELARDIN : 1° *La Consulte*, 2° *Le Prix des coups de bâton*, deux pièces du théâtre de Guignol par LOUIS JOSSERAND, publiées par ELARDIN, tourneur en bois, 1876 et 1903.

ELARDIN (1) : *La Leçon de musique*, scène du théâtre Guignol par LAURENT MOURGUET, arrangée par son petit-fils LOUIS JOSSERAND, publiée par ELARDIN, 1879 ; *Le Déménagement*, 1885 et 1896 ; *Au Clair de la lune*, 1883 et 1896 ; *Le Pot de Confiture* 1884.

Les Protections, guignolerie en trois actes, Ecole centrale lyonnaise, Lyon, Rey 1892. (Allusion au diplôme de l'Ecole de commerce qui dispensait de deux ans de service, tandis que le diplôme de l'Ecole centrale lyonnaise ne dispensait pas.)

EUGÈNE ANDRÉ : *Mélina*, œuvre posthume d'EUGÈNE ANDRÉ, auteur des *Tribulations de Duroquet* dans les *Mémoires de l'Académie du Gourguillon*, publiée par la *Revue du Siècle*, N° 56, janvier 1892 et en brochure, Storck 1892.

Sarcifi petafiné, édité par Bernoux et Cumin.

GONINDARD : *Guignol locataire*, Lyon, Storck 1894. Pièce remaniée du théâtre de Guignol, d'ONOFRIO, et célèbre par une poésie de GONINDARD, « Ode à la lune ».

(1) Le *Déménagement* se retrouve avec un texte différent dans le *théâtre de Guignol* de M. Onofrio. Id. pour *Au Clair de la Lune* (même texte, mais avec le titre chez Onofrio : *A ma porte d'allée*). Id. pour *Le Pot de confiture* (même texte et même titre). *La leçon de musique* se retrouve dans les *Classiques du Gourguillon* (même texte). *La Consulte* et *Le Prix des coups de bâton* ne se retrouvent nulle part ailleurs.

BALLANDRAS : *Les Transes d'un père*, édité à Nevers 1891.

Derrière la toile, à propos des élections en 1885. Mougin-Rusand.

BONAVENTURE BATTANT : *Le Bottier de Saint-Georges*, par M. ARTAUD, parodie du *Luthier de Crémone*. *Revue du Lyonnais*, mars 1898.

Guignol à la Comédie Française, Lyon, Storck 1887. A propos d'une visite de Coquelin au *Théâtre du Gymnase*.

Anciens élèves du lycée de Lyon : *La Recherche de l'Idéal*, revue néo-grecque en huit tableaux, 3 mars 1889.

H. BARLET : *Guignol à Lyon*, dans *Athena*, Lyon, Storck, 1902.

ALPHONSE AMIEUX : *Cent ans après*, avec prologue et illustration par MM. X et T. VAELL. Lyon, Rey 1904. A propos du centenaire du code civil.

BISTANCLAQUE : *Guignol au Maroc*. Patronage de la Guillotière, février 1908.

L. SACHOIX et J. DES VERRIERES : *Cyrano-Guignol*. Comédie revue parodie en 5 actes. Créée à Lyon au patronage Saint-Polycarpe 25 décembre 1908.

PIERRE ROUSSET : *Un Divorce inutile*, Lyon, Dizain' s. d. in-8.

Les Marionnettes lyonnaises, Lyon, Dizain 1895 in-16.

Conférence de Maître Guignol sur les Elections législatives de 1898. Lyon, Dizain 1898.

Mémoires de l'Académie du Gourguillon (1), Théâtre. A

(1) Plusieurs des pièces composant les *Mémoires* ou les *Classiques* parurent séparément. Citons entre autres les *Tribulations de Duroquet*, pièce de fabrique en trois longueurs, publiée dans *Lyon-Revue* et dans un tirage à part de cette revue en 1882, avec une préface de J. Soulary. L'*Instruction obligatoire* et

Lyon-sur-Rhosne chez l'imprimeur juré de l'Académie, sous l'enseigne de la Cigogne etc., Storck 1887, in-8. Images.

Les Classiques du Gourguillon. Théâtre. Préface de GLAUDIUS CANARD, dessins de TONY MARGNOLE. A Lyon-sur-Rhosne, etc., Storck, s. d. in-8.

Revue du Gourguillonnais, nouvelle série, 1re année Lyon, chez l'imprimeur juré etc.. Cette revue n'eut que deux nos, 1er avril et 1er octobre 1887, in-8.

MAMI DUPLATEAU (1) : *Véridique histoire de l'Académie du Gourguillon.* Lyon, Mougin-Rusand 1898, broch.

III. — Presse, politique, satires.

J.-J. BARTHELEMY PEROUSE : *Les Embellissements de Lyon* par un vieux canut, Lyon, Rey, s. d.

J.-J. BARTHELEMY PEROUSE : *Lettres à mon cousin Greppo* (1849-1854) publiées dans le *Courrier de Lyon* et réimprimées en brochure.

Journal de Guignol, 30 avril 1865 à décembre 1866, imprimeur Labaume (dit le p'pa Qu'embaume). Principaux rédacteurs STEYERT, COSTE-LABAUME, DE VALOUS, etc. Ce journal fort curieux eut un véritable succès. Son tirage alla jusqu'à dix mille.

Le Père Coquard, hebdomadaire. Imprimeur A. Vingtrinier, 28 septembre au 26 octobre 1865.

L'Eclipse, 1868-1876.

La Lune Rousse, 1876 décembre 1878.

Guignol étudiant parurent en 1887, à l'occasion d'un banquet des anciens élèves du Lycée. *Guignol député*, par G. Canard fut également édité à part, Storck, Lyon, 1887. Les *Malins du Gourguillon* parurent dans la Revue du Lyonnais.

(1) Auguste Bleton.

Guignol illustré, 20 août 1870-1887. Rédac. chef, LÉGION. Lyon, Tourmier.

Steyert : Mémoire en revendication de la propriété du « Journal de Guignol illustré », 34 pages, in-4.

Le Guignol de Lyon illustré, 14 septembre, 22 octobre 1882. Gérant : JUSTIN FERROUILLOU. Lyon, Bastel.

Journal de Madelon, 16 juillet-10 septembre-1876. Gérant : PRUNIÈRE. Lyon, Riotor.

L'Ancien Guignol, 13 mai 1882-27 juin 1885. Gérant : GRIS, Lyon, Pastel.

Le Guignol : 31 décembre-4 mars 1883. Gérant : P. BLANC, Lyon, Pastel.

Journal de Gnafron, cousin de Guignol, 23 juillet-12 novembre 1865.

A signaler encore en 1865 : l'*Union des bas-bleus ; Le Pitre ; En Avant les gones ; Le Cocodès ; Le Tintamare lyonnais ; Le Toqué ; La Ruche lyonnaise ;* etc. Tous ces journaux se combattent âprement et tombent vite, ou se transforment. C'est ainsi que le premier *Journal de Guignol* de 1865 est devenu tour à tour *La Marionnette, La Mascarade, La Renaissance* et enfin le *Journal de Guignol* de COSTE-LABAUME.

PIERRE LAGARGUILLE : *Guignol* (satires), Lyon. Association typographique 1869, in-12.

LOUIS JACQUIER : *La politique de Guignol*. Lyon, Imprimeries réunies, 1908. Réunion d'articles publiés en grande partie dans le *Progrès* de Lyon (1902-1904).

IV. — Principaux articles publiés à l'occasion du Centenaire de Guignol.

L'Express de Lyon : Cinq articles excellents de M. PIERRE ABRINS dans les N^os^ du 18, 19, 27, 29 septembre et 2 octobre 1908 ; compte-rendu des

fêtes du Centenaire dans le N° du 25 octobre 1908.

La Dépêche de Lyon : Deux articles de M. JOSEPH MANIN dans les N^os du 23 et 24 septembre 1908.

Salut public : Article de M. VICTOR BRESSE dans le N° du 6 mai 1908.

On trouvera encore d'intéressants comptes-rendus des fêtes du Centenaire dans les autres journaux de Lyon : *Progrès, Lyon Républicain*, etc.

La Chanson : Conférence très documentée faite par M. le Dr GROS, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, le 4 décembre 1908, à l'Hôtel de la Chanson et reproduite dans le N° de janvier 1909 de la *Chanson* (revue).

JUSTIN GODART : Conférence faite par M. JUSTIN GODART, député de Lyon dans la salle des *Annales* à Paris, sous la présidence d'honneur de M. MAURICE BARRÈS de l'Académie française et la présidence de M. LOUIS MARIN, député de Meurthe-et-Moselle, le 21 mars 1909. Cette conférence a été organisée par la Fédération Régionaliste Française. On trouvera dans le N° du 28 mars 1909 des *Annales*, la reproduction d'une des pièces jouées à l'issue de la conférence, *Le Portrait de l'Oncle*.

T. DE VISAN : *Le Centenaire de Guignol. Correspondant.* 10 novembre 1908, étude reproduite par fragments sous la plume de JACQUES EVRARD dans la *Liberté* du 1er décembre 1908.

La Liberté : Bon article de M. ETIENNE CHARLES dans la *Liberté* du 22 octobre 1908.

Signalons enfin des articles sur *Guignol* parus dans l'*Eclair* du 12 octobre et dans l'*Action française* du 24 octobre 1908.

Table des Matières

Préface IX

Introduction 1

Chapitre premier. — *Origines et histoire du théâtre de Guignol* 11

Chapitre II. — *Le théâtre de société et l'Académie du Gourguillon* 39

Chapitre III. — *Les Caractères. Guignol, incarnation du canut*. 51

Chapitre IV. — *Les Caractères* (suite). *Madelon, Gnafron*, etc. 63

Chapitre V. — *Système dramatique. Les Traditions. Le Langage* 73

Conclusion 89

APPENDICE

Index bibliographique 95

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. — 09-183

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

FRÉDÉRIC CHARPIN, DIRECTEUR

BLOUD ET Cie Éditeurs, 7 place Saint-Sulpice, PARIS (VIe).

Volumes in-16 illustrés. — PRIX : **1** fr **50**; reliés : **2** fr. **50**.

La Bibliothèque Régionaliste s'intéresse à tout ce qui concerne *la vie de province.*

La Bibliothèque Régionaliste étudie l'histoire, les traditions, les légendes, les littératures, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources économiques et les mœurs de *toutes les régions françaises.*

La Bibliothèque Régionaliste renseigne sur toutes les manifestations de l'*esprit particulariste* en France et à l'étranger.

La Bibliothèque régionaliste, par ses publications de *vulgarisation* et de *propagande*, a pour but la *renaissance provinciale.*

Plusieurs séries de cette importante collection seront spécialement destinées à l'enseignement régionaliste et pourront prendre place dans toutes les bibliothèques scolaires.

OUVRAGE RÉCEMMENT PARU DANS CETTE COLLECTION :

VIENNE

PAR

Jules CHARLES-ROUX

Ancien Député de Marseille,

Président de la Compagnie Générale Transatlantique.

1 vol. in-16 jésus de 138 pages, orné de 41 gravures hors texte

PRIX : **1** fr. **50**.

Les critiques d'art et la presse régionaliste avaient déjà signalé les savantes monographies publiées par M. Jules Charles-Roux dans la *Bibliothèque Régionaliste*. Ces études consacrées à *Aix-en-Provence*, *Nîmes*, *Fréjus* et le travail plus important encore sur le *Costume en Provence* sont un appoint précieux à la propagande régionaliste.

Voici maintenant dans la même collection une étude sur *Vienne* (Dauphiné) du même auteur. Nous y trouvons d'abord un résumé de l'histoire de Vienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Jules Charles-Roux nous renseigne sur les monuments et les œuvres d'art de Vienne; l'auteur y parle successivement des fouilles archéologiques, du Temple d'Auguste et de Livie, de la peinture et de la sculpture dans la Vienne antique, de l'art chrétien et de l'art roman, de l'art gothique (cathédrale de Saint-Maurice) et des diverses églises de Vienne, du mausolée de Slodtz et des peintures de l'abbé Guétal. M. Jules Charles-Roux n'oublie pas non plus les illustres enfants de Vienne et surtout Ponsard.

Ce livre, malgré son prix modique (1 fr. 50), a été édité avec un soin tout spécial par la *Bibliothèque Régionaliste*; il est orné de 41 gravures hors texte. Des tirages sur papier de Hollande (6 francs) et sur papier de Japon (12 francs) ont été faits à l'intention des bibliophiles.

PN
1978
F7V57
1910

Visan, Tancrède de
Le guignol lyonnais
[3. éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY